UNE BANDE OU UN HOMME ?

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE
Le volume Complet 95 cs

Une bande ou un homme?

Roman policier inédit

par PIERRE D'AURIMONT

LE CRIME DU CONCORDIA

Bénédict Formose, le célèbre détective parisien, dont les enquêtes sensationnelles ont fourni plus de copie aux journalistes des deux mondes que les exploits de tous les gangsters de la création, parcourait tranquillement les journaux du matin.

La pipe aux dents, il dénombrait avec attention les faits divers, les accidents, les déclarations de faillites et les faire-part de décès, tous événements où un homme réfléchi et circonspect peut trouver matière à induire et déduire des faits que le commun des mortels n'aperçoit pas.

Devant la fenêtre ouverte sur la rue de Turin, par cette douce matinée d'avril, le secrétaire du détective, Joseph Pagan, paraissait prodigieusement occupé à tailler un crayon, dont il cassait la mine toutes les deux minutes, ce qui déchaînait de sa part des bordées de jurons qui, pour être étouffés, n'en étaient pas moins expressifs.

Impatienté, Bénédict leva les yeux.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 401

— Quand tu auras fini de faire l'idiot, dit-il, tu seras tout à fait aimable de m'en aviser. Sois donc moderne, mon vieux; achète une bonne fois un stylo ou un porte-mine et flanque tes bouts de bois par la fenêtre.

Pagan haussa les épaules.

— J'en ai eu, des stylos! Mes vestons étaient plus constellés de taches qu'une feuille de papier buvard; des porte-mines aussi, je n'ai jamais pu en garder un seul plus de quarante-huit heures. Ça et les parapluies m'ont coûté des mensualités de ministre. Dès lors, je...

Stridente, la sonnerie du téléphone retentit.

Formose décrocha l'écouteur de l'appareil posé sur son bureau.

— Allô ! Oui, c'est moi-même. — Vous dites le directeur du Concordia, le palace des Champs-Elysées? Parfaitement j'écoute. — Bon. — Oui. — Ce matin, à quelle heure? — Vers neuf heures ? — Pourquoi? — Soit, comme vous voudrez. — C'est entendu. — Oui. — Je vous attendrai à deux heures et demie. — Soyez tranquille. — A tout à l'heure.

Il raccrocha, consulta sa montre.

— Dix heures et quart, murmura-t-il, j'aurai le temps.

Et tourné vers son secrétaire :

— Je suis obligé de m'absenter, mais serai de retour vers midi. A deux heures, comme tu as pu l'entendre si tu n'étais pas trop absorbé par tes méticuleuses occupations, je recevrai le directeur du Concordia. Dans la soirée, j'aurai sans doute besoin de toi.

Joyeux, le jeune homme sauta sur ses pieds.

— Pas trop tôt! s'écria-t-il. Deux jours sans rien faire! Je commençais à en avoir assez.

Indulgent, le détective sourit et passa dans sa chambre, puis dans son cabinet de toilette.

Lorsqu'il reparut, quelques minutes plus tard, il

fut accueilli par un éclat de rire homérique de son secrétaire.

— Ah ! Vous pouvez dire que vous êtes réussi ! lança Joseph. Comme tête de gourde, on ne fait pas mieux.

Il est vrai que Bénédict était parvenu à se transformer de telle façon qu'il en était méconnaissable. Son visage habituellement rasé s'ornait d'une moustache tombante et d'une touffe de poils sur la joue droite qui lui donnait l'aspect le plus niais; une perruque filasse, aux cheveux coupés ras, accentuait encore cet effet. Il avait revêtu un complet de confection aux plis rigides, coiffé un feutre aux bords relevés, tenait à la main un parapluie de quatre sous et des gants de filoselle gris. Bref, il incarnait le parfait badaud, récemment débarqué de sa province lointaine.

Rue de Liége il héla un taxi, se fit conduire jusqu'à la Concorde et remonta en flânant les Champs-Elysées.

Deux gamins qui le croisaient se retournèrent.

— Vise donc le frère, dit l'un d'eux, avec sa bouillotte à caler les roues d'un corbillard !

Ils s'éloignèrent en ricanant; Bénédict parut outré de tant d'insolence, mais, placide, reprit sa promenade.

Devant l'hôtel Concordia quelques badauds s'étaient arrêtés, le nez en l'air. Au milieu d'un groupe, un bavard pérorait sous l'œil paterne de deux agents en faction devant l'entrée du Palace.

Le détective se mêla aux flâneurs et, au bout d'un moment, se pencha vers un brave ouvrier qui écoutait les explications du m'as-tu-vu.

— Pardon, monsieur, demanda-t-il en soulevant poliment son chapeau, pourriez-vous me dire ce qui est arrivé ?

L'homme le toisa; un sourire amusé glissa dans sa moustache.

— On dit que c'est une femme de la haute qui a été assassinée, sans doute par un type qui en voulait à sa galette.

Il eut un bon rire franc.

— Moi, au moins, j'ai rien à craindre de ce côté-là.

Bénédict se mit à l'unisson.

— C'est comme moi, dit-il. On n'a pas de détails sur le crime ?

— Non, en ce moment y a le Parquet et « la Rousse » qui discutent le coup. Tout à l'heure, j'ai entendu dire par un agent : « Les circonstances du vol sont les mêmes que celles des cambriolages commis depuis trois mois dans les palaces de Paris et de la côte basque. Mais, cette fois, il y a l'assassinat en plus. »

Formose paraissait prodigieusement intéressé.

— Qu'a-t-on volé ? demanda-t-il.

— Des diam et des perlouses, je crois.

Ayant remonté d'un coup d'épaule la courroie de sa boîte à outils, l'ouvrier toucha sa casquette et s'en alla.

Quelques instants plus tard, le détective s'éloigna de son côté.

Après avoir recouvré son aspect habituel et déjeuné en compagnie de son secrétaire, Bénédict attendait dans son bureau la visite du directeur du Concordia.

Celui-ci fut exact : quelques minutes avant la demie de deux heures le timbre de la porte d'entrée retentit.

Albert, le valet de chambre, introduisit un personnage grand, large, élégamment vêtu et qui paraissait avoir dépassé de peu la trentaine.

Il se présenta : Charles Védic; s'assit dans le fauteuil que lui indiquait Formose.

— Monsieur, commença l'hôtelier, peut-être avez-vous été surpris de me voir choisir votre domicile

de préférence à mon bureau du Concordia pour vous entretenir de l'événement qui a bouleversé, ce matin, notre établissement; je vous dois une explication : la voici.

Il se recueillit un instant; Bénédict ne le quittait pas du regard.

— Un assassinat suivi de vol vient d'être commis dans l'hôtel, je vous en préciserai les circonstances tout à l'heure. Dès que je connus la nouvelle, je téléphonai immédiatement au commissariat du quartier qui alerta le Parquet. Les magistrats arrivèrent, flanqués de l'inspecteur Helmott, de la Police judiciaire, qui, vous devez le savoir, a instrumenté dans plusieurs affaires similaires où il s'agissait simplement de vol. Les enquêtes de ce policier n'ont pas été couronnées de succès; il est vrai que celles de l'inspecteur Dubrau, qui le doublait, n'ont pas été plus heureuses. Aujourd'hui, le vol se complique de meurtre : je crois réaliser le désir de tous mes confrères parisiens et provinciaux en décidant de mettre tout en œuvre pour obtenir enfin l'arrestation du ou des coupables, dont les agissements portent un préjudice considérable à l'industrie hôtelière de notre pays.

« Je manque de confiance dans les capacités de M. Helmott que le Parquet semble tout particulièrement priser; c'est pourquoi je viens vous demander de bien vouloir vous charger personnellement de cette affaire, à l'insu des juges et de la P.J., si cela vous semble possible.

Le détective sourit.

— Pourquoi pas ? répondit-il. Mais pour faciliter mes recherches, je vous demanderai de consentir à certaines conditions que...

— Tout ce que vous voudrez, affirma le directeur avec empressement.

— Très bien. Veuillez d'abord me faire le récit détaillé du crime et de ses circonstances.

Védic se carra dans son fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre.

— Ce matin, vers neuf heures, commença-t-il, une femme de chambre...

— Ne pourriez-vous préciser davantage ? interrompit Formose.

— Attendez. J'étais entré dans mon bureau à neuf heures moins le quart et m'y trouvais depuis dix minutes au maximum quand l'alerte a été donnée. Il ne devait pas être tout à fait neuf heures.

Bénédict inclina la tête, fit signe au visiteur de poursuivre.

— La femme de chambre se précipita donc chez moi, elle était pâle, paraissait bouleversée.

« Monsieur le Directeur, balbutia-t-elle, c'est terrible! miss Inkerwood est morte, étendue sur le tapis de sa chambre. »

« Je me levai, priant notre employée de me donner quelques précisions, mais elle en était tout à fait incapable. Je me rendis à l'appartement 17, au premier étage, occupé depuis douze jours par une Anglaise fort élégante et très mondaine, miss Inkerwood.

« Comme la domestique me l'avait annoncé, je découvris la jeune femme gisant sur le tapis. Elle était en pyjama, les bras en croix, la jambe droite repliée sous le corps. Après un rapide coup d'œil dans la chambre, je ne fus frappé par aucun désordre apparent.

« Immédiatement j'alertai le docteur Lefort, médecin le plus voisin de l'hôtel, et en même temps le commissariat de police.

« Après un examen superficiel, le docteur ne put que constater le décès, dû à une blessure pénétrante dans le cœur. En effet, il découvrit sous le sein gauche un trou triangulaire fait par un stylet très aigu, dont la lame en se retirant avait refermé les lèvres de la plaie et provoqué une hémorragie interne; à

son avis, la mort fut à peu près instantanée.

« L'autopsie faite par le médecin légiste qui accompagnait les magistrats aboutit aux mêmes conclusions.

« Dès son arrivée, l'inspecteur Helmott...

— Un instant, fit Bénédict, je ne sais si je pourrai voir le cadavre; veuillez donc me décrire aussi exactement que possible miss Inkerwood.

— C'était une très jolie femme brune, au visage un peu allongé, aux yeux vert foncé. Son teint mat et la couleur de ses cheveux lui donnaient plutôt l'aspect d'une Espagnole que d'une Anglaise. Quoiqu'elle parût très jeune, elle devait avoir de trente-deux à trente-cinq ans. Je l'ai toujours vue impeccablement habillée de vêtements assez hardis et très ajustés, qui soulignaient les courbes d'un corps harmonieux.

Formose avait noté l'essentiel de ce signalement.

— Merci, dit-il, vous disiez donc que l'inspecteur Helmott...

— ... avait immédiatement procédé aux premières recherches. Je crois qu'il n'a découvert aucun indice, aucune empreinte, mais il a constaté que le coffret à bijoux enfermé dans l'armoire était vide. Or, je suis persuadé que notre cliente possédait des pierres de grande valeur, à en juger par celles que j'ai remarquées sur elle.

« Permettez-moi maintenant de vous faire part d'une idée qui m'est personnelle et que je vous soumets pour ce qu'elle vaut. A première vue, il semble que ce vol ait une certaine analogie avec ceux qui ont été commis depuis trois mois, tant à Paris que dans diverses stations balnéaires de la côte basque.

Sans un mot, le détective se leva, chercha dans la bibliothèque un volumineux dossier qu'il étala devant lui.

— Voici, dit-il après l'avoir feuilleté : le 4 février dernier, il y a donc un peu plus de deux mois, un

vol de bijoux était commis au Transcontinental Palace, avenue de l'Opéra, au préjudice de Mistress Donoghue, une Américaine; le coupable court encore. Le 12 du même mois, nouveau cambriolage au Majectic, avenue Marceau, la victime est un Argentin, M. Pascual de la Orneja, on ignore toujours qui est le voleur. Le 18, encore un vol, à Biarritz cette fois, au Carlton, 500.000 francs de bijoux sont dérobés à M. et Mme de Lezinsky, des polonais; le coupable? Envolé. Le 2 mars, à Saint-Jean-de-Luz, miss Fawreling est soulagée de ses bijoux et de cent cinquante livres sterling à l'hôtel du Golf : cambrioleur inconnu. Le 10, encore à Biarritz, l'appartement de Doña Carmen de Palomera, au Ritz, est cambriolé : des bijoux de grande valeur ont disparu... avec le voleur qui n'est pas retrouvé. Le 22, à Hendaye, hôtel Eskualduna, la comtesse Nandin, une Russe, est dépouillée de plus de 300.000 francs de pierreries : toujours pas d'arrestation. Le 6 avril, il y a quelques jours à peine, c'est une Allemande, Mme Faulchinken, qui est victime d'un vol très important au Commodore, boulevard Haussmann : le coupable est de plus en plus insaisissable. Enfin, ce matin, 15 avril, nouveau vol suivi de crime sur la personne de miss Inkerwood.

Bénédict se carra contre le dossier de son fauteuil.

— Joli tableau de chasse! dit-il. Tous ces attentats semblent être l'œuvre d'un même individu ou d'une seule et même bande; mais à ce sujet j'aurai de plus amples renseignements.

Il s'interrompit quelques secondes.

— Je constate que M. Helmott a instrumenté dans quatre de ces affaires, le crime du Concordia est la cinquième, et quoique je n'aie pas pour habitude de critiquer mes confrères, je suis bien obligé de reconnaître que ses efforts pour découvrir le coupable sont demeurés vains.

— Oui, approuva le directeur, et vous avouerez

qu'il n'est pas très encourageant de confier une enquête à un policier que le succès couronne si rarement.

Le détective eut un petit rire muet, se frotta les mains.

— Evidemment, évidemment ! D'ailleurs, je connais Helmott pour l'avoir rencontré une ou deux fois; ses déductions m'ont semblé baroques, il s'arrête à des détails au lieu d'embrasser un ensemble de faits et, ce qui est le pire défaut pour un policier, lorsqu'il a une présomption quelconque, il ne peut l'arracher de soi, la transformer rapidement en certitude ; d'où les erreurs grossières qu'il commet.

Bénédict passa sa main sur ses joues rases en un geste familier.

— Je ne comprends pas très bien pourquoi le Parquet paraît ainsi coiffé de ce jeune homme.

Le directeur sourit.

— M. Helmott a une parenté, ainsi que des amitiés très puissantes.

Formose haussa les épaules.

— Tout s'explique. Et voilà pourquoi notre police sera toujours inférieure à celle de bien d'autres pays.

Il se leva.

— Monsieur, j'accepte de suivre cette affaire et voici dans quelles conditions : Dès ce soir, je descendrai au Concordia comme l'un de vos clients; vous voudrez bien me réserver un appartement non loin de celui où le crime fut commis. J'amènerai un valet de chambre qui sera mon collaborateur, M. Pagan. Prenez bien garde que vous devez nous ignorer totalement et nous traiter, moi comme un client, et mon compagnon comme un domestique attaché à ma personne. Si vous désirez communiquer avec moi, usez peu du téléphone intérieur, venez dans

mon appartement ou faites-moi signe, quand je passerai devant votre bureau.

Le directeur acquiesçait.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur Formose; je n'ai pas besoin d'ajouter que je me mets à votre entière disposition.

Ils se serrèrent la main; le détective accompagna son visiteur jusqu'au seuil.

— Vers quelle heure comptez-vous emménager au Concordia? demanda ce dernier.

Le détective tira sa montre.

— Il est près de quatre heures, nous serons là-bas aux environs de six heures.

— Parfait.

Le directeur s'inclina une dernière fois, franchit la porte, mais se ravisant revint sur ses pas.

— Sous quel nom avez-vous l'intention de vous faire inscrire ? demanda-t-il à mi-voix.

Formose réfléchit un instant.

— Me Denançay, notaire honoraire, répondit-il.

Cette fois, Védic s'éloigna.

— Joseph! appela Bénédict en rentrant dans son bureau.

Le jeune homme parut immédiatement.

— Fais tes valises, tu deviens mon valet de chambre, pour les quelques jours que nous allons passer au Concordia.

Pagan esquissa un entrechat.

— Chic! fit-il en claquant des doigts, j'ai toujours aimé la vie de palace.

Formose se mit à rire.

— Calme-toi, vieux Jeff; notre séjour pourrait bien être plus mouvementé que tu ne penses.

UN NOTAIRE INDISCRET

Vers six heures du soir, un taxi stoppa devant le Concordia Palace. Deux hommes en descendirent : l'un vêtu d'un complet noir de coupe un peu archaïque, paraissait âgé d'environ soixante ans. Une courte moustache grise ombrait la lèvre supérieure; le visage à peine ridé reflétait la bonté, la droiture et une souriante bonhomie. Il marchait un peu voûté, mais semblait tout de même encore alerte. L'autre, à la figure rasée, représentait le type parfait du serviteur fidèle et attentif; il ne paraissait guère plus jeune que son maître qu'il aida à mettre pied à terre.

Parvenu dans le hall, le vieillard se dirigea vers le bureau où il se fit inscrire sous le nom de Me Denançay, notaire honoraire, demeurant aux environs de Vendôme; il nomma également son domestique : Joseph Hilaire.

Le chef de réception fit conduire le notaire au premier étage, à l'appartement n° 19 qui se composait d'un petit salon, d'une chambre et d'une salle de bain. Le client avait donné ses instructions: il désirait prendre ses repas chez lui et être servi par son valet de chambre. Quelques instants plus tard Joseph vint rejoindre son maître, précédant les porteurs de bagages.

Pendant que le domestique procédait à l'aménagement, rangeait dans l'armoire les vêtements et le linge, le vieillard avait fait prier le directeur de l'hôtel de monter jusqu'à son appartement.

Celui-ci s'empressa et ce fut seulement lorsque la porte fut refermée qu'il donna au client son véritable nom.

— Monsieur Formose, déclara-t-il, je me sens ra-

gaillardi par votre présence. Il me semble maintenant...

Bénédict l'interrompit.

— Non, dit-il, plus de M. Formose, même quand nous sommes seuls; les cloisons qui séparent les appartements sont minces et les voisins peuvent nous entendre. Agissez donc en toutes circonstances comme si vous vous adressiez à Me Denançay, votre client.

— Excusez-moi, maître, vous avez en effet tout à fait raison.

— Je vous ai prié de venir, commença le détective, pour vous demander quelques précisions au sujet des personnes qui habitent le premier étage, surtout les numéros 18 et 16, qui encadrent l'appartement où le crime fut commis.

— Très volontiers, acquiesça Védic. Au 16, se trouvent M. et Mme van Znyden, des Hollandais arrivés quatre ou cinq jours avant la victime.

— Vous me donnerez la date exacte de leur entrée; j'adore la précision.

Le directeur s'inclina.

— Le 18 est occupé par Mme de Varoy, depuis le 8 avril. Miss Inkerwood étant descendue à l'hôtel le 30 mars, la locataire du 18 est donc arrivée dix jours après la victime.

Formose eut un sourire d'approbation.

— Où se trouve en ce moment le corps de la jeune femme? demanda-t-il.

— Dans son appartement. On l'a remis, après l'autopsie, à la mère de miss Inkerwood, qui est arrivée à deux heures, en compagnie de son fils aîné.

Le détective réfléchit quelques instants.

— L'inhumation devant avoir lieu en Angleterre, sans doute la mère et le fils repartiront-ils assez vite ?

— Dès demain, maître.

— Fort bien. Dans ce cas, je peux leur révéler

mon identité sans avoir à craindre d'indiscrétion ; cela me permettra d'obtenir d'eux des renseignements précieux. Je me présenterai tout à l'heure à l'appartement 17, sous prétexte d'offrir mes condoléances. Un mot encore : le cadavre se trouve-t-il dans la chambre?

— Non, dans le salon. La chambre demeure dans l'état où elle était quand le crime fut découvert.

— Parfait. C'est Helmott qui a prescrit cet ordre?

— Non, le juge d'instruction.

— C'est une mesure des plus sages. Dès ce soir, j'irai visiter cette pièce.

Le directeur prit congé, après avoir assuré de nouveau le détective de son dévouement.

Quelques instants plus tard, Me Denançay était introduit auprès de Mme Inkerwood et de son fils.

Il fut reçu par la vieille dame avec une dignité émue, elle accepta ses condoléances, les larmes aux yeux. Le frère de la victime s'inclina cérémonieusement et demeura froid comme un marbre. C'était un homme immense et maigre; le visage en lame de couteau était barré d'une extraordinaire moustache rousse, semblable à une brosse. Les cheveux rares, rejetés en arrière, découvraient largement le sommet du crâne et les tempes.

Après s'être recueilli devant le corps, l'avoir longuement considéré, le notaire s'approcha de sir Archibald Inkerwood, lui demanda quelques instants d'entretien. L'autre parut étonné, mais acquiesça et fit passer le vieillard dans la chambre où il le suivit.

Sans préambule, Bénédict déclina sa véritable identité, fit allusion à la mission secrète dont l'avait chargé le directeur du Concordia et pria le gentleman de vouloir bien répondre à quelques questions.

Le visage de ce dernier s'éclaira. Sir Archibald assura le détective de sa plus entière discrétion et,

lui ayant indiqué un fauteuil, s'assit dans un autre, prêt à répondre.

— Monsieur, commença Formose, d'abord une question générale : avez-vous des soupçons ?

— Aucun. Comment voulez-vous ? Ma sœur voyageait beaucoup, nous ne connaissions pas toujours le lieu où elle séjournait. Elle menait une vie très indépendante, rentrait en Angleterre deux ou trois fois par an, pour y demeurer quelques semaines à peine.

— Des bijoux ont été dérobés, pouvez-vous me dire quels sont ces joyaux et leur valeur ?

— Je peux le faire approximativement, car Norma — c'était le prénom de ma sœur — pouvait avoir acquis récemment des pierres que je n'ai pas vues. Elle avait la manie des perles et des diamants, consacrait chaque année de grosses sommes à l'achat de bijoux : elle appelait cela « un placement ».

— Il y en a de moins sûrs, observa Formose.

— Peut-être. Parmi les joyaux qui ont été volés se trouvent notamment un collier de perles d'une valeur de soixante-dix à soixante-quinze livres environ; deux plaques, l'une d'émeraudes, l'autre de saphirs qui doivent bien valoir aujourd'hui trente à quarante livres chacune; plusieurs bagues avec des perles et différentes pierres; des bracelets en platine et diamants; enfin un sautoir de rubis, peut-être unique. Ma sœur l'avait payé plus de mille livres, c'était son bijou de prédilection. J'estime donc que la totalité des joyaux dérobés doit atteindre environ deux mille cinq cents livres.

Le détective avait noté ces renseignements; il parut hésiter, se décida enfin.

— Croyez-vous, sir — et je m'excuse de vous poser cette question à laquelle j'attache cependant une certaine importance — que miss Norma ait eu une liaison quelconque?

Le gentleman réfléchit, eut un geste évasif.

— A vrai dire je l'ignore, mais ne le crois pas;

cela cadrerait mal avec l'indépendance de son caractère. Qu'elle ait eu quelques aventures, au cours de ses voyages, c'est possible, mais elles furent sans lendemain. D'ailleurs, si Norma se montrait mondaine et d'humeur voyageuse, elle était douée d'un sens moral profond. Durant ses séjours en Angleterre, elle n'a jamais prêté à la moindre critique sur ce point. Ma mère se désolait de voir sa fille réfractaire au mariage, mais n'abandonnait pas l'espoir de l'y décider un jour.

Bénédict se leva.

— Je vous remercie, monsieur, dit-il, et m'excuse encore. Voulez-vous m'autoriser à examiner minutieusement cette pièce où fut assassinée votre sœur?

Il acquiesça et, après s'être incliné, regagna le salon.

Demeuré seul, Formose commença ses recherches.

Centimètre par centimètre, l'œil collé à sa loupe, il scruta le tapis, s'arrêtant plus longuement à l'endroit où la jeune femme était tombée. A deux reprises, il ramassa quelque chose qu'il rangea soigneusement dans son portefeuille.

Il examina les meubles sans rien découvrir d'intéressant. Le lit, qui était demeuré défait, n'offrait pas la moindre trace de lutte, les draps avaient conservé dans leurs plis l'empreinte du corps de Norma. Miss Inkerwood avait été assaillie et tuée alors qu'elle venait de se lever, sans doute pour tenter de maîtriser le voleur, ou pour appeler; cependant, pourquoi n'avait-elle pas simplement appuyé sur la sonnerie dont le bouton se trouvait à la tête du lit?

Bénédict réfléchissait, le regard à terre. Soudain, il releva la tête.

— Voyons, murmura-t-il à mi-voix, car il aimait à penser tout haut, si la jeune femme a vraiment tenté de maîtriser son voleur c'est que ce voleur lui a paru peu redoutable, qu'elle s'est sentie capable

de lui arracher le coffret qu'il avait déjà saisi. Un homme l'aurait effrayée ou, du moins, impressionnée. Je puis donc me demander si miss Inkerwood ne s'est pas trouvée en face d'une voleuse et non d'un cambrioleur?

Il haussa les épaules.

— Peut-être des deux, ajouta-t-il, car seule la main d'un homme semble assez forte et assez ferme pour avoir porté le coup qui a tué miss Norma.

Après s'être incliné une dernière fois devant la famille, Me Denançay regagna son appartement. Comme il allait pousser la porte, une femme sortait du numéro 13.

« Mme de Varoy », pensa-t-il.

Elle était brune, ou plutôt châtain foncé; le visage au teint clair semblait littéralement illuminé par les yeux d'un bleu très pâle, pailletés d'or; la bouche petite et souriante donnait à la jeune femme une grâce presque enfantine. Un tailleur de tweed beige moulait son corps à l'allure souple de sportive.

Quand elle passa devant le vieillard, celui-ci s'inclina. Mme de Varoy lui rendit son salut qu'elle souligna d'un aimable sourire. Avant de disparaître à l'angle du couloir, elle se retourna, mais le notaire était rentré chez lui.

Dans le salon, il trouva Joseph qui l'attendait.

— Je vous apporte les renseignements que vous m'avez demandé de rechercher, annonça celui-ci.

— Très bien, nous les regarderons tout à l'heure. Pour le moment je vais examiner de plus près mes découvertes. Pendant ce temps, n'oublie pas ton rôle de valet de chambre, dresse le couvert et apprête-toi à me servir mon dîner.

Pendant que Joseph allait et venait, le détective, armé de son éternelle loupe, considérait deux objets hétéroclites : un cheveu blond et un morceau d'ongle qu'il avait trouvés dans la chambre de miss Inkerwood.

Le cheveu, très long, semblait décoloré plutôt que teint; il cassait comme verre, c'était donc un poil mort provenant d'une perruque et non d'une chevelure.

Le débris d'ongle n'avait pas été coupé par des ciseaux mais s'était cassé, soit en s'agrippant à un vêtement, soit en glissant sur un corps dur, peut-être le manche d'un stylet? Cet ongle avait appartenu à une main soignée, il luisait, mais ne devait cet éclat qu'à la pâte et à l'action du polissoir.

La chevelure de miss Inkerwood était brune et ses ongles étaient laqués d'un rouge doré très personnel. Le mince fragment qu'avait découvert le détective ne provenait donc pas des doigts de Norma.

Un long moment il contempla ces deux indices si précaires.

— C'est maigre! murmura-t-il, hochant la tête. Bah! Des assassins se sont trahis par des détails plus infimes encore.

Joseph rentrait, portant dans un cylindre d'aluminium le dîner de son maître tout préparé.

Me Denançay se mit à table.

— Alors, fit-il après les premières cuillerées de potage, ces renseignements ?

Pagan s'empressa.

— Les voici.

Il tendit une longue note dactylographiée : le signalement des voisins d'appartement de toutes les personnes qui avaient été victimes des sept cambriolages commis dans les palaces de Paris et de côte basque.

Dans ce rapport, Joseph avait souligné les traits qui semblaient être communs à ces diverses personnes et que l'on retrouvait à chaque vol, chez l'un ou l'autre des voisins des victimes.

Le détail le plus frappant de cette note était la constatation faite, pour chacune de ces affaires, de la présence autour de la victime d'un homme et de

deux femmes, quelquefois trois. Il s'agissait donc bien d'une bande organisée, dont le chef devait être particulièrement habile, car chacune des personnes avait été interrogée, puis suivie lors de son départ : ni les interrogatoires, ni les filatures n'avaient donné de résultat.

Quant aux bijoux dérobés, on n'en avait retrouvé nulle trace; aucun recéleur n'avait été découvert. Les joyaux semblaient s'être volatilisés, avaient sans doute été dessertis ou maquillés et vendus par l'intermédiaire de courtiers, soit à Londres, soit à Amsterdam.

Parmi les femmes qui avaient été les voisines des victimes, les types les plus divers étaient signalés : brunes et blondes, rousses et châtaines, minces et potelées, jeunes et âgées. Cependant, une précision revenait, toujours la même, dans tous les cas, détail bien vague, mais qui tout de même pouvait être utile : toutes ces femmes si différentes étaient jolies, certaines même d'une beauté rare que l'on remarquait.

Le seul homme de la bande, probablement le chef, se métamorphosait avec un art stupéfiant. Tantôt il apparaissait comme un vieillard presque impotent, tantôt comme un adolescent à peine sorti de l'enfance. Il se donnait à volonté soit le type espagnol ou argentin, soit le type nordique le plus accusé. Cet homme, si vraiment il était seul à opérer, parlait avec la même aisance plusieurs langues. Comme pour les femmes, le rapport relevait en lui un détail pareillement constaté chez tous les hommes qui avaient été voisins des victimes : tous, et c'était sans doute le même, poussaient l'élégance du costume et la perfection du linge jusqu'à l'extrême raffinement.

Bénédict méditait devant ce rapport, pesant chaque terme, cherchant à découvrir entre les lignes un sens caché.

— Voyons, dit-il, Mme de Varoy est une très jolie

femme. Je n'ai pas vu M. et Mme van Znyden, les as-tu rencontrés ? demanda-t-il à Joseph.

— Pas encore, mais je me propose de faire leur connaissance avant longtemps.

— Bien. Tes fonctions te permettent de circuler à loisir dans tout l'hôtel, profites-en. N'oublies pas de me donner le signalement très exact de ces gens, dès que tu le pourras.

Pagan desservait la table. Il s'acquittait de cette tâche comme le valet de chambre le mieux stylé.

— Maintenant, dit-il, je vais prendre mon repas à l'office avec les domestiques de l'hôtel; peut-être pourrai-je glaner quelque renseignement intéressant?

Le détective demeura seul. Il bourra soigneusement une courte pipe anglaise, l'alluma et se mit à fumer avec béatitude, laissant vaguer son regard sur les volutes bleues qui montaient en lentes spirales vers le plafond.

Vers vingt et une heures, Joseph reparut.

— Eh bien? demanda Formose.

— Peuh ! Rien de sensationnel. Bien entendu, parmi le personnel il n'est question que de l'assassinat de miss Inkerwood. J'ai d'abord recueilli l'impression très nette qu'il est inutile de rechercher le coupable parmi les domestiques.

— C'est bien mon avis, répliqua le détective.

— On parle beaucoup de l'enquête dirigée par Helmott, poursuivit le jeune homme; valets et femmes de chambre ne se privent pas de dauber, parfois avec cruauté, sur l'inspecteur. Il faut avouer que sa méthode paraît bizarre. Il a interrogé tous les domestiques du Concordia, vous m'entendez, tous et leur a posé les questions les plus saugrenues, celle-ci par exemple :

« — Où étiez-vous, la nuit du crime, entre minuit et deux heures ? demanda-t-il à l'un des garçons d'étage.

« — Dans mon lit, où je dormais, répondit l'autre.

« — Prouvez-le.

« — Pardon, rétorqua le domestique très logiquement, c'est à vous de me prouver le contraire. »

Bénédict haussa les épaules.

— Non, grommela-t-il, on n'est pas bête à ce point sans le faire exprès !

OÙ QUELQU'UN ENTRE ET... NE RESSORT PAS

Le lendemain matin, vers sept heures, Me Denançay trouva en s'éveillant un billet placé en évidence sur sa table de nuit. Il déchiffra les lignes suivantes :

« Van Z..., quitte à l'instant l'appartement de Madame de V..., où il est resté près de trois heures. Il s'apprête à sortir et je me dispose à le suivre. Ignorant où me conduira cette filature, je ne peux prévoir l'heure de mon retour. De toute façon, je vous ferai parvenir des nouvelles dans la journée. Joseph. »

Le détective se leva et, après avoir terminé sa toilette, téléphona au bureau de l'hôtel pour avertir que, ce matin, il avait l'intention de déjeuner au restaurant et demander que l'on veuille bien lui réserver une table.

A plusieurs reprises il quitta son appartement, passa devant le numéro 16, où Mme van Znyden devait se trouver seule. Il s'arrêta même, colla son oreille contre la porte, perçut les allées et venues des pas amortis dans l'épaisseur du tapis. Il tenta de regarder par le trou de la serrure, mais la clef se trouvait à l'intérieur et il ne put rien voir.

Il flâna sur les Champs-Elysées, regagna l'hôtel

vers midi. En passant devant le bureau il entra chez le directeur. Celui-ci le reçut avec son empressement coutumier.

— Veuillez vous asseoir, maître, dit-il, après avoir fermé la porte de la pièce.

— Merci. Un simple renseignement, si vous pouvez me le donner : Mme van Znyden déjeunera-t-elle au restaurant, ce matin ?

Védic eut un geste indécis.

— Je n'en sais rien, elle n'a pas retenu de table, mais il est tout de même possible qu'elle prenne son repas ici, car son mari a quitté l'hôtel vers neuf heures, annonçant qu'il rentrerait seulement dans l'après-midi.

Le notaire se dirigea vers le restaurant. Dès qu'il poussa la porte, un domestique s'empressa de le conduire à la table qui lui avait été réservée.

Dans la grande salle décorée avec une sobriété de bon goût, il y avait peu de dîneurs; beaucoup de clients préférant prendre leur repas au dehors.

Tout en paraissant lire attentivement le journal qu'il avait apporté, Bénédict examinait chacune des personnes réunies dans la salle à manger. Les conversations n'étaient pas bruyantes, les garçons glissaient sur le tapis plus qu'ils ne marchaient, passant les plats, changeant les assiettes et l'argenterie, sans un tintement de verre ou de métal : une discrétion, un calme de bon ton régnaient.

Formose compta douze personnes réparties entre les diverses tables. Les clients qui déjeunaient seuls attirèrent plus particulièrement son attention : trois femmes et un homme, disséminés dans l'immense salle au gré de leurs convenances.

Le dîneur solitaire paraissait âgé d'une cinquantaine d'années. Son visage ras aux joues tombantes demeurait inexpressif et fermé; des yeux atones clignaient derrière les lunettes aux verres très épais.

Bénédict détourna son regard de cet homme sans intérêt.

Des trois femmes qui déjeunaient seules, l'une seulement semblait avoir à peine atteint la trentaine. Sans être jolie, elle était cependant gracieuse et surtout fort bien mise. Les cheveux blonds étaient massés sur la nuque en un chignon bouclé; les yeux gris, très grands, se posaient avec une douceur indifférente sur les personnes et les choses.

Les deux autres paraissaient avoir largement dépassé quarante ans. La plus proche de Bénédict incarnait le type de la mondaine impénitente, qui lutte en désespérée contre les atteintes du temps, ne veut pas désarmer. La poitrine lourde, la taille épaisse étaient difficilement contenues, à grand renfort de bandages et de sangles. Le visage couperosé noyait ses rides sous une couche de fard et de poudre; les cils alourdis de koheul frangeaient les yeux glauques qui semblaient tourner en eau.

Alors que Formose allait abandonner l'examen de cette ruine, le directeur s'avança. Il se pencha vers Me Denançay, lui fit un signe perceptible pour lui seul et murmura quelques mots à voix basse. Le notaire ne put retenir un léger mouvement de surprise.

Ainsi, cette personne éléphantesque et croulante était Mme van Znyden? Dès lors, le détective la considéra avec une attention accrue. Il ne perdait pas un de ses gestes, pas la moindre attitude, et cependant il semblait abîmé dans la lecture de son journal.

Au bout d'un long moment, il dut reconnaître que, si cette femme jouait un rôle, elle le jouait à la perfection, n'esquissait pas un mouvement qui ne fût en harmonie avec son personnage. Après le dessert, elle eut, pour appeler le garçon, un geste à la fois autoritaire et familier, d'une justesse, d'un naturel digne des plus grandes comédiennes. Elle de-

manda que son café lui fût servi dans le hall. Ces quelques mots furent prononcés d'une voix entrecoupée, un peu haletante où se devinait l'effort qui accompagne une digestion laborieuse.

Mme van Znyden se leva péniblement, comprimant son vaste estomac au supplice dans une sangle serrée à bloc. Elle laissa tomber son sac, eut un geste désolé d'impuissance.

Le notaire se précipita, tendit l'objet à la Hollandaise qui minauda un sourire admirablement réussi, mais sous lequel Denançay crut voir percer une autre personnalité que celle d'une femme trop mûre.

Il gagna le premier étage, s'embusqua à l'angle du couloir attendant que Mme van Znyden se décidât à réintégrer son appartement. Dix minutes plus tard, l'ascenseur la déposait à hauteur du palier.

Tout d'abord, l'énorme femme s'éloigna lentement, paraissant traîner avec peine le poids de son corps.

Le ronron très doux de l'ascenseur annonça que la cabine redescendait. Formose souhaitait in petto que nul client, nul domestique ne vînt à paraître malencontreusement dans le couloir.

Se croyant à l'abri de tout regard indiscret, Mme van Znyden se transforma soudain. De lourde qu'elle était, sa démarche devint légère, rapide même, car ce fut en quelques pas qu'elle atteignit la porte de sa chambre. La taille épaisse parut alors souple comme un roseau et le sourire qui éclaira le visage raviné était celui d'une jeune femme enfin libérée de la contrainte que lui imposait son masque de plâtre.

Me Denançay rentra chez lui en se frottant les mains.

— Eh ! eh ! murmura-t-il souriant, le plus sale tour que je pourrais lui jouer serait d'aller frapper maintenant à la porte de son appartement. Ce doit

être une belle débandade de vessies gonflées et de petits coussins diversement rembourrés !

Il demeura plusieurs heures dans son salon, marchant de long en large, échafaudant un plan auquel manquait encore pas mal d'éléments. Le détective brûlait d'aller faire un tour dans les appartements 16 et 18, mais il fallait d'abord conserver intacte et insoupçonnée sa personnalité de notaire provincial; c'était là une des conditions du succès.

Vers quatre heures, il descendit dans le hall, se fit servir le thé. Indifférent en apparence, il considérait les allées et venues des clients et des domestiques. A plusieurs reprises, le directeur passa devant lui, mais se contenta de lui adresser un salut à la fois aimable et respectueux.

Comme cinq heures venaient de sonner, un jeune homme élégant, à l'allure assurée, pénétra dans l'hôtel, se dirigea vers le bureau. Le détective avait reconnu l'inspecteur Helmott.

Curieux d'aprendre les progrès de l'enquête conduite par son confrère, il se décida, au bout d'un moment, à frapper chez le directeur.

Voyant ce dernier en conversation avec Helmott, le pseudo notaire feignit la surprise, s'excusa et fit mine de s'éloigner. Védic le rattrapa.

— Je vous en prie, mon cher Maître, veuillez entrez. J'aurai le plaisir de vous présenter l'inspecteur chargé de rechercher l'assassin de Miss Inkerwood.

Bénédict se fit prier pour la forme. Helmott le toisa avec une certaine insolence et s'inclina sèchement. Paterne, Denançay tendit la main que l'autre serra sans enthousiasme.

Le policier s'était levé.

— Je vous remercie, dit-il au directeur, ces renseignements ne semblent pas offrir un bien grand intérêt, mais j'ai pour habitude de ne négliger aucun détail. Soyez tranquille, je vous tiendrai au courant des résultats de l'enquête.

Feignant l'indifférence, Formose considérait du coin de l'œil son jeune confrère. Il remarqua la correction toute américaine de la tenue, les mains soignées, l'expression du visage empreint d'une autorité sûre d'elle même.

Après quelques paroles, Helmott serra la main du directeur, salua le notaire d'une inclinaison de tête et s'éloigna.

— Où en est son enquête ? demanda Bénédict en souriant, dès que l'inspecteur eut tourné les talons.

Védic leva les bras au ciel.

— Sait-on jamais ? Le sait-il lui-même ? Ce jeune homme incarne la suffisance et la vanité. Je suis encore à me demander ce qu'il est venu faire ici ; il m'a posé deux ou trois questions tout à fait insignifiantes, dont il n'a même pas écouté les réponses.

Le directeur s'assit en face de Formose.

— Ah ! murmura-t-il, je me félicite chaque jour davantage de vous avoir chargé de cette enquête. Ce freluquet n'est bon à rien.

Le détective eut un sourire à la fois indulgent et ironique.

— C'est jeune !... laissa-t-il tomber.

Comme il quittait le bureau, Formose aperçut Joseph qui entrait dans le hall. Il le laissa monter le rejoignit, au bout de quelques minutes, dans l'appartement numéro 19.

— Eh bien ? demanda-t-il, dès l'entrée.

Le jeune homme eut un clin d'œil significatif.

— C'est toute une histoire, dit-il, et elle est instructive.

Ils s'assirent. Bénédict posa sur Pagan un regard interrogateur.

— Ce matin, dès neuf heures, commença celui-ci, van Znyden quitta l'hôtel. Bien entendu, je m'étais entouré de précautions en prévision de la filature que j'allais entreprendre ; je m'étais débarrassé de tout maquillage, avait repris mon aspect habituel

puisque le bonhomme ne pouvait me connaître que sous les apparences d'un domestique.

« Non loin du Concordia, il héla un taxi ; j'en fis autant, donnant l'ordre au chauffeur de suivre la voiture de van Znyden. Ce fut facile jusqu'à la sortie de Paris, mais la poursuite devint plus épineuse lorsque la première auto s'engagea sur la route de Rueil et de Saint-Germain. La circulation étant beaucoup moins dense que dans les rues, il devenait fatal que van Znyden remarquât notre taxi suivant le sien.

« Nous arrivâmes l'un derrière l'autre jusqu'à Saint-Germain où la première voiture stoppa sur la place du château. Je donnai à mon chauffeur l'ordre de la doubler et de s'arrêter cent mètres plus loin. Je vis descendre van Znyden ; il passa non loin de moi, remontant l'avenue de Poissy. Je le suivis à quelque distance, d'autant plus facilement que, s'il avait repéré ma voiture, il n'avait pu me remarquer.

« Bientôt, l'homme tourna sur la gauche, dans une petite rue dont j'ignore le nom. J'allais m'y engager à mon tour, doublais déjà l'angle de la première maison, lorsque je me trouvai brusquement nez à nez avec van Znyden qui était revenu sur ses pas et m'attendait.

— Vous désirez ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

« Un peu interloqué, je l'avoue, je pris le parti de faire la bête.

« Feignant de tomber des nues, je balbutiai :

— Mais rien, monsieur... comment pouvez-vous croire...

« L'autre eut un sourire qu'en d'autres circonstances je n'aurais pas hésité à payer d'une bonne claque.

— Je vous en prie, ajouta-t-il, condescendant, si cela vous intéresse le moins du monde, faites-moi le plaisir de m'accompagner.

« Payant d'audace et maniant à mon tour l'ironie, je répondis que ce serait pour moi une joie sans pareille que de faire quelques centaines de mètres à son côté.

« Nous remontâmes la ruelle ; pendant le court trajet que nous fîmes ensemble, van Znyden, sans quitter le ton ironique, émit des considérations définitives sur la pluie et le beau temps, les désastres accumulés par la sécheresse et les bienfaits de l'humidité. Parvenu devant une maison sans caractère, portant le numéro 71, il s'arrêta.

— Je suis arrivé, dit-il, excusez-moi de vous abandonner à vos réflexions... ça ne doit pas être folâtre !

« Il ricana, me tourna le dos et pénétra dans la maison. Contre la porte, il y avait une plaque de cuivre où je lus avec stupéfaction : « Bureau de l'Enregistrement ».

« Il n'était pas loin d'onze heures. J'étais absolument persuadé que van Znyden s'était arrêté là uniquement pour me semer et qu'il allait ressortir avant longtemps. Il ne me restait plus qu'à surveiller la maison, en prenant soin de ne pas me faire remarquer.

« Je fis une vingtaine de mètres dans la rue, sonnai à tout hasard à la porte d'un immeuble situé du côté opposé au bureau de l'Enregistrement dont il me serait facile d'apercevoir l'entrée. Une vieille servante vint ouvrir ; je lui demandai si ses maîtres pouvaient me recevoir. Elle me regarda avec ahurissement.

— Je suis au service de Mme Péligot, veuve d'un colonel, et...

— Veuillez prier cette dame de m'entendre, répondis-je, il s'agit d'une question importante.

— De la part de qui ?

« Je lançai un nom quelconque dont je ne me souviens même plus.

« Introduit auprès de la colonelle, je me précipitai d'abord à la fenêtre, craignant que van Znyden ne réussit à filer pendant ce temps. De mon observatoire, j'expliquai franchement mon affaire à la vieille dame et me fis connaître ; elle eut un sourire indulgent, m'autorisa enfin à monter la garde à la fenêtre de son salon.

« Cette garde, je l'ai montée jusqu'à quatre heures, sans avoir vu ressortir van Znyden. Toutes les personnes qui ont quitté la maison y étaient entrées quelques instants plus tôt. Mme Péligot, qui habite le quartier depuis plus de vingt ans, m'assura que l'immeuble n'avait pas d'autre issue que la porte d'entrée. Derrière, il y a seulement une cour entourée de murs aveugles.

« A quatre heures, je décidai de ne pas prolonger l'expérience.

— Si vous le jugez utile, ajouta Joseph, maintenant que j'ai réintégré mon enveloppe ancillaire, je vais aller demander au directeur de guetter le retour de van Znyden et de nous le signaler aussitôt.

Le détective acquiesça. Pagan reparut quelques instants plus tard.

— Elle est raide, celle-là ! s'écria-t-il. Le bonhomme est rentré quelques minutes après moi. Par où donc est-il passé ? Peut-être m'a-t-il vu pénétrer chez Mme Péligot et attendait-il tout simplement mon départ ?

— C'est probable, remarqua Formose. Maintenant, décris-moi aussi exactement que possible le bonhomme.

— Il est de taille moyenne, plutôt grand ; brun, avec une petite moustache à la Menjou ; les yeux marron foncé sont très brillants, les dents très blanches. Il est fort élégant, ses mains paraissent soignées. Sa voix un peu chantante, avec des éclats secs, m'en a rappelé une autre déjà entendue, mais qu'il m'est impossible de préciser.

Le détective réfléchissait. Joseph le regardait, n'osant rompre le silence.

— Ecoute-moi, dit enfin Bénédict, et rassemble tes souvenirs : as-tu, par hasard, remarqué sur le menton de van Znyden, du côté droit, une très légère coupure de rasoir ?

Stupéfait, le jeune homme écarquilla les yeux.

— En effet, déclara-t-il, mais, nom d'un chien ! comment l'avez-vous deviné ?

— Je ne l'ai pas deviné, je l'ai vu

— Où et quand avez-vous rencontré le Hollandais ?

— Je ne l'ai pas rencontré

— Alors ?

Le détective se contenta de sourire sans répondre et Pagan savait qu'à de certains moments il n'y avait rien à tirer de son maître, lorsqu'il avait décidé de se taire.

— Je sais, maintenant, ajouta Formose, où tu as déjà entendu la voix de van Znyden.

— Et... vous ne voulez pas me le dire ?

— Pas encore.

Joseph ne souffla mot, mais demeura là, considérant Bénédict ; dans son regard montait comme une vague inquiétude.

DEUX DÉPARTS

Le lendemain, le directeur voyant passer Me Denançay dans le hall l'avertit que M. et Mme van Znyden avaient annoncé pour le soir même leur départ.

— Où se rendent-ils ? demanda le détective.

— Ils rentrent à Amsterdam.

« Ouais ! pensait Formose, cette ville est un des

plus important marché du monde pour le commerce des perles et des diamants.

Il regarda Védic.

— Sans doute prendont-ils la *Flèche d'Or*. A quelle heure ce rapide quitte-t-il Paris ?

L'autre feuilleta l'indicateur international.

— 21 h. 17, et le train arrive à Amsterdam, demain matin à 7 h. 43.

— Merci.

Le notaire regagna son appartement où il trouva Joseph.

— Prépare-toi à quitter Paris ce soir pour la Hollande, dit-il. Tu vas suivre l'honorable M. van Znyden et sa femme.

— C'est entendu, mais pour cela je crois nécessaire de camoufler légèrement ma personne. Après déjeuner, je rallierai ma chambre de la rue de Turin, où je procéderai à cette transformation, puis je gagnerai directement la gare du Nord.

Réfléchissant, le détective fit quelques pas dans le salon, vint se planter enfin devant le jeune homme.

— Je te conseille de soigner ta métamorphose, dit-il, car tu vas avoir affaire à un homme qu'on ne roule pas facilement. Puisque tu es naturellement blond, accuse en toi le type nordique ; endosse le personnage d'un industriel belge ou allemand, car tu parles fort bien cette langue.

— Oui, acquiesça Pagan, vous avez raison, je vais suivre vos conseils.

Vers une heure et demie, après avoir fait ses adieux à Bénédict et avoir entendu ses dernières instructions, le jeune homme quitta le Concordia.

Quelques minutes plus tard, Me Denançay en fit autant. Il héla un taxi, demanda au chauffeur de le conduire à Saint-Germain-en-Laye où il voulait se livrer à une petite enquête.

Une heure après, la voiture stoppait devant le

bureau de l'Enregistrement ; le notaire fit prier le receveur de lui accorder quelques instants d'entretien. Celui-ci s'empressa d'y consentir.

Dès qu'il fut seul avec le fonctionnaire, Bénédict commença par se faire connaître et déclina sa véritable identité, à l'ahurissement de son interlocuteur. Celui-ci, grand lecteur de romans policiers, se mit à la disposition du détective, trop heureux de jouer un rôle actif dans une affaire qui sortait, cette fois, du domaine de la fiction.

— Hier, à la fin de la matinée, commença Formose, avez-vous reçu la visite d'un homme brun, de taille élancée, portant une mince moustache ? Il était vêtu avec élégance et se faisait appeler M. van Znyden.

Le receveur sursauta.

— Parfaitement. Cette personne venait se renseigner au sujet des droits qu'elle aurait à payer pour une transaction immobilière. Elle n'est restée que très peu de temps, dix minutes au plus.

— Bien. Lorsque van Znyden a quitté le bureau, savez-vous de quel côté il s'est dirigé ? Je veux dire est-il sorti par la porte d'entrée qui ouvre sur la rue ?

L'autre sourit.

— Forcément, il n'y a pas d'autre issue.

— En êtes-vous absolument sûr ?

Le brave homme parut estomaqué.

— J'habite cette maison depuis près de dix ans, vous pensez bien que je sais à quoi m'en tenir sur les aîtres de mon logement.

Absorbé dans ses réflexions, le détective ne répondit pas.

— Dans la cour de derrière, qui sépare votre immeuble des bâtiments voisins, n'y a-t-il aucune ouverture par laquelle il serait possible de quitter la maison sans être vu ? demanda-t-il.

— Rien du tout, simplement une fenêtre grillagée, condamnée depuis longtemps.

— Cette fenêtre se trouve au rez-de-chaussée, n'est-ce pas?

— Oui.

— A quel immeuble appartient-elle ?

— A celui qui porte le numéro 96 de l'avenue de Poissy.

Bénédict se leva.

— Voulez-vous m'autoriser à examiner cette fenêtre, ainsi que la cour ?

— Très volontiers, répondit le receveur prodigieusement intéressé.

Il précéda le pseudo notaire le long d'un couloir qui traversait la maison de bout en bout. A l'une des extrémités s'ouvrait la sortie sur la rue ; à l'autre, une porte donnait accès à la cour vers laquelle se dirigèrent les deux hommes. Dans le mur qui leur faisait face, celui de l'immeuble voisin, s'ouvrait la fenêtre signalée par le fonctionnaire. Formose s'en approcha.

L'ouverture était en effet grillagée à l'aide d'un treillis de fer assez fort ; une épaisse couche de suie s'amoncelait sur l'appui, semblait calfater toutes les jointures. Les persiennes fermaient hermétiquement la fenêtre et paraissaient solidement assujetties de l'intérieur.

Le détective prit sa loupe, commença d'examiner minutieusement le mur, au-dessous de l'appui, et les volets. Le receveur ne perdait pas un geste de Bénédict.

Au bout d'un long moment, celui-ci se redressa, un sourire aux lèvres.

— Regardez donc, dit-il à son compagnon, là, sur l'arête de l'appui, que distinguez-vous ?

L'autre se pencha, les yeux écarquillés.

— Il me semble, reconnut-il enfin, que cet endroit

a été éraflé ou éraillé ; cette sorte de coupure paraît récente.

— Bravo, cher Monsieur. Cette éraflure a été produite par la semelle d'une chaussure qui s'y est appuyée. Ce n'est pas tout : considérez le joint des persiennes, à hauteur de votre bras tendu ; que remarquez-vous ?

Après un examen consciencieux, le receveur se retourna, tout à fait éberlué.

— Aucun doute, dit-il, ces volets ont été ouverts il y a peu de temps, on devine les traces de la main qui les a tirés.

Formose se pencha vers le sol.

— Et il y a encore ceci, ajouta-t-il en désignant sur les dalles les empreintes très nettes d'une semelle.

Il eut un soupir satisfait.

— Van Znyden a franchi, hier, cette fenêtre pour gagner la maison voisine.

Et, tourné vers le receveur,

— Savez-vous qui occupe le 96 de l'avenue de Poissy ?

L'autre eut une moue indécise.

— Je crois avoir compris que la maison est habitée de façon intermittente par une certaine Mme Driançon. Je ne la connais pas, car elle séjourne peu à Saint-Germain, voyage beaucoup. Elle est, paraît-il, très riche.

— Se trouve-t-elle ici, en ce moment ?

— Je ne le pense pas; hier encore, j'ai remarqué que tous les volets étaient fermés.

Ayant remercié le receveur, Bénédict prit congé de lui et se dirigea vers le commissariat de police.

PERQUISITION

Accompagné d'un agent, il en ressortait quelques minutes plus tard, pour prendre le chemin de l'avenue de Poissy.

Cette longue artère est vide comme une rue de province ; les passants ne gênèrent donc pas le détective qui, malgré son habileté, mit un bon quart d'heure à forcer la porte d'entrée.

Une fois dans la place, il se garda d'ouvrir les volets, même d'allumer l'électricité. Sa lampe de poche suffit à le guider ainsi que l'agent qui l'avait suivi.

Ils se trouvèrent dans un immense hall magnifiquement décoré de panoplies anciennes, d'armures et de bois de cerfs. A droite, montait un escalier de pierre, à la rampe de fer forgé. Un tapis épais recouvrait le carrelage ainsi que les degrés.

Trois portes ouvraient sur ce vestibule, une en face du détective et deux à gauche. L'agent et Bénédict marchèrent vers celle du fond.

Ils entrèrent dans une salle à manger somptueusement meublée aux murs tendus de cuir de Cordoue. Un lustre de Venise surplombait la table aux pieds massifs.

Formose se tourna vers son compagnon.

— Vous connaissez Mme Driançon ?

— Vaguement, pour l'avoir aperçue deux ou trois fois.

— Pourriez-vous m'en donner un signalement précis?

L'agent eut un geste de doute, un sourire éclaira son visage franc.

— Je vais toujours essayer, dit-il, mais il y a déjà plus d'un an que je n'ai pas vu cette dame. En un

on change, surtout à l'âge qu'elle paraît avoir.

Le détective dressa l'oreille.

— Je vous écoute.

— Eh bien, commença l'agent, il est très difficile de deviner si cette personne a quarante ou soixante ans ; elle ne doit cependant pas être éloignée de ce dernier âge, car ses cheveux sont entièrement blancs. Ce qui déroute en elle, c'est que le visage paraît extrêmement jeune et à peu près sans ride. Mme Driançon est une fort jolie femme ; il m'est impossible de préciser la couleur de ses yeux, mais j'ai remarqué qu'ils étaient beaux et très grands. Je l'ai toujours vue fardée avec beaucoup de discrétion. Sa taille est souple, alerte. Elle doit aimer le sport, car je l'ai rencontrée dans une allée de la forêt où elle faisait du footing matinal.

— Et M. Driançon ? demanda Formose.

— Cette dame est veuve. Elle a, je crois, perdu son mari, depuis de longues années.

— Elle vit donc seule, dans cet immense hôtel ?

— Non, avec son frère, M. de Ternault. De plus, lorsque Mme Driançon est à Saint-Germain, elle est servie par une armée de domestiques.

— En son absence, il n'y a pas de concierge pour garder la maison?

— Non. Il est vrai que les séjours qu'elle fait ici sont rares et assez courts.

Bénédict se recueillit, un moment, passant la main sur ses joues rases.

— Lorsqu'elle ne réside pas à Saint-Germain, savez-vous où elle se trouve ?

L'homme eut un geste évasif.

— Je crois qu'elle voyage beaucoup. Elle a également une terre en Sologne et séjourne quelquefois dans la propriété de son frère, sur la côte d'Azur.

Le détective réfléchit encore.

— M. de Ternault exerce-t-il une profession quelconque ?

— Je ne crois pas. Il passe pour fort riche, collectionne les monnaies anciennes et les bijoux

« Tiens, tiens !... » pensa Formose.

— Est-il marié ?

— Non, monsieur.

— Poursuivons notre perquisition, dit Bénédict.

Il poussa une porte, à droite, traversa un office qui précédait la cuisine. Une fenêtre ouvrait dans le mur de droite; naturellement, les volets étaient assujettis de l'intérieur. Cependant, Formose tira les vitres.

D'après la disposition des lieux, il se trouvait devant la fenêtre qui regardait la cour de l'immeuble où se trouvait le bureau d'enregistrement. Avec attention, il examina le rebord à la loupe, découvrit des éraillures qui confirmaient sa première hypothèse : un homme avait franchi l'appui, quelques jours plus tôt.

Il referma la fenêtre et, suivi de l'agent, regagna la salle à manger. Ayant traversé le hall, ils passèrent dans l'une des pièces de gauche, c'était un immense salon communiquant avec une vaste bibliothèque.

Le détective ne jeta qu'un rapide regard autour de la première pièce : sur un magnifique plancher marqueté, un canapé, des fauteuils et des bergères Louis XVI étaient rangés en cercle. Dans les angles, des consoles en bois doré supportaient des vases de cristal. Entre deux fenêtres, une vitrine renfermait quelques bibelots, mais il était évident que l'on avait enlevé les objets de prix, sans doute pour les mettre en lieu plus sûr.

Trois côtés de la bibliothèque étaient tapissés de rayons encombrés de livres. Le bas de ces panneaux formait des placards. Formose ne pouvait inventorier tous les ouvrages réunis dans cette pièce, il y aurait fallu plusieurs jours. Il procéda rapidement, tirant un volume ici ou là et passant sa main der-

rière la rangée de livres : ses doigts tâtaient le mur. Il explora ainsi trois rayons, sans rien découvrir. Comme il examinait le quatrième, sa main accrocha le trou d'une minuscule serrure.

Vite, aidé de l'agent, il débarrassa l'étagère des volumes, mit à jour la porte carrée d'un coffre que la tapisserie recouvrait.

Armée de sa lampe de poche, il scruta la serrure, tira de sa manche un long crochet flexible et se mit en devoir d'ouvrir la cachette. Le pêne résistait ; à chacun de ses efforts, Bénédict le sentait glisser sur l'acier de l'aiguille. Il eut l'idée de déplacer avec un tournevis la serrure elle-même. A sa grande satisfaction, il la sentit tourner de droite à gauche, un mince déclic se fit entendre et la porte s'ouvrit sans bruit ; les charnières étaient bien huilées.

Le faisceau de la lampe éclaira l'intérieur. Les deux hommes furent stupéfaits de découvrir dans cette excavation des bijoux de grand prix. Il y avait des diamants, des saphirs, des émeraudes ; des bagues et des colliers, des plaques et des pendentifs. Ayant examiné un à un les joyaux, le détective ne reconnut aucun de ceux que lui avait signalés le frère de miss Inkerwood. Néanmoins, il se décida, racla le fond du coffre et mit les pierres dans sa poche.

Il refermait la porte, quand son oreille exercée perçut le bruit d'une clef dans la serrure de l'entrée. Précipitamment, il replaça les livres devant la cachette, indiqua du regard un paravent à l'agent et tous deux vinrent s'y cacher.

Ils entendaient maintenant des pas dans le hall ; tantôt ils sonnaient sur les dalles, tantôt ils s'étouffaient dans l'épaisseur du tapis. Ils se rapprochèrent, traversèrent le salon, puis la porte de la bibliothèque s'ouvrit, un homme parut.

— M. de Ternault, murmura l'agent.

Mais Bénédict avait déjà mis un autre nom sur ce visage.

L'individu se dirigea tout droit vers les rayons chargés de livres, monta sur une chaise et sa main retira quelques volumes de la quatrième rangée, précisément ceux que Bénédict avait replacés, depuis moins de cinq minutes. Il mit à jour la porte de la cachette, vit immédiatement que le battant était entre-bâillé.

Le détective et l'agent perçurent un juron. Fébrilement, Ternault ouvrit le coffre étroit, éclaira le fond à l'aide de sa lampe, comme l'avait fait Formose et découvrit qu'il était vide. Il resta d'abord pétrifié ; Bénédict pouvait voir trembler ses mains posées sur le rebord du rayon ; la face livide apparaissait contractée, des gouttes de sueur perlaient au front.

Peu à peu, le visage reprit son état normal, un sourire vint même flotter sur les lèvres de M. de Ternault.

— Aucun doute, murmura-t-il, ce ne peut être qu'Edwige. Qui donc aurait pu soupçonner l'existence de ces bijoux, hormis elle ? Mais, ce soir, j'en aurai le cœur net.

Soigneusement, il referma l'ouverture, replaça devant elle les livres et, quelques instants plus tard, quitta le salon. On entendit ses pas sur les carreaux du hall, puis la porte d'entrée se referma bruyamment.

— Pas si fort, M. de Ternault, murmura Formose en souriant, ce n'est vraiment pas très malin.

L'agent le regarda sans comprendre.

Collant sa bouche à l'oreille de son compagnon, le détective lui recommanda d'observer le silence le plus complet et de se mouvoir sans bruit. Lui-même se dirigea vers l'une des fenêtres qui ouvraient sur l'avenue de Poissy. Auparavant, il eut soin de cal-

rater la serrure de la porte avec un tampon de charpie confectionné d'un lambeau de son mouchoir.

Avec une extrême lenteur, pour éviter le moindre grincement, Bénédict tourna l'espagnolette, ouvrit les vitres.

Pendant ce temps, l'agent faisait le guet, l'oreille collée contre la porte, le révolver au poing.

Le détective décrocha la barre qui assujettissait à l'intérieur, les volets, put les entre-bâiller. Il fit signe à l'agent qui le rejoignit. L'un après l'autre, ils montèrent sur l'appui de la fenêtre, s'insinuèrent dans l'ouverture des contrevents et sautèrent dans la rue. Ils prirent soin de repousser les volets.

Vite, ils s'éloignèrent, tournèrent bientôt à droite dans une artère calme et peu fréquentée.

— Nous ferons un détour pour gagner le commissariat, dit Formose, car je ne tiens pas à ce que le prétendu M. de Ternault nous voie quitter par une fenêtre sa maison.

L'agent sembla stupéfait.

— M. de Ternault ? Y a longtemps qu'il est parti ! Vous n'avez donc pas entendu battre la porte d'entrée, il l'a tirée assez fort pourtant.

Bénédict sourit.

— Trop fort, même, et c'est précisément ce qui m'a donné l'éveil. Soyez bien persuadé que Ternault a deviné notre présence, qu'il a fait semblant de s'éloigner, mais est demeuré caché dans un coin du hall, prêt à nous flanquer une balle dans la peau si nous avions été assez naïfs pour sortir tout bêtement par la porte.

L'agent posa sur lui un regard absolument médusé ; il hocha la tête à plusieurs reprises.

— C'est formidable, murmura-t-il, j'aurais jamais pensé à ça.

— Et vous vous seriez jeté dans la gueule du loup, conclut le détective.

Ils arrivaient au commissariat.

Formose fut immédiatement reçu par le commissaire de police auquel il se fit connaître. Il lui raconta le résultat de l'expédition qu'il venait de mener avec un de ses agents et le pria de continuer à faire surveiller la maison de l'avenue de Poissy.

— Bien entendu, insista-t-il, que cette surveillance reste des plus discrètes. Surtout, pas d'esclandre, pas d'arrestation. Que M. de Ternault et Mme Drian-çon ne se doutent pas qu'ils sont épiés. Une erreur serait absolument catastrophique.

— Comptez sur moi, mon cher confrère, affirma le commissaire qui se sentait très honoré de collaborer avec le célèbre détective.

A ce moment, la porte fut entre-bâillée, un agent parut, précisément celui qui avait accompagné Bénédict dans sa perquisition.

— Monsieur le Commissaire, annonça-t-il, effaré, il y a là quelqu'un qui voudrait vous voir immédiatement.

— Qui est-ce ?

— M. de Ternault.

Le détective et le magistrat se regardèrent.

— Je constate qu'il ne manque pas de culot, fit simplement remarquer Bénédict.

— C'est bien, fit le commissaire, que cette personne veuille bien attendre quelques instants.

La porte se referma.

— Mon cher confrère, dit Formose, je suis obligé de regagner Paris. Voulez-vous être assez aimable pour me téléphoner le résultat de votre entretien avec cet individu, aussitôt qu'il sera terminé ? Vous voudrez bien demander Me Denançay, au Concordia Palace.

Le magistrat promit à Formose de lui communiquer au plus tôt le compte rendu qu'il demandait, et le détective, ayant pris congé, sortit par une porte indépendante, sans avoir été obligé de traverser la salle où attendait M. de Ternault.

Me Denançay arborait un sourire optimiste, lorsqu'il descendit devant le Concordia Palace.

Il n'avait pas regagné son appartement depuis un quart d'heure que la sonnerie du téléphone retentit.

— Allo ! fit Bénédict, oui, lui-même, à qui ai-je l'honneur de parler ? — Parfait, mon cher confrère, je vous écoute. — Oui, très bien, il s'agit donc d'une plainte pour vol de bijoux de famille ? — Le plaignant n'a sans doute pas précisé de quelle famille il s'agit ?

A l'autre bout du fil, le rire du commissaire parvint au détective.

— Parfait, poursuivit-il, et le plaignant a des soupçons ? C'est admirable, lesquels ? — Non, je ne devine pas. — Un individu qui l'a accosté hier dans la rue et dont il ignore le nom ? — Ah, il vous a donné son signalement ? Lequel ? — Oui. — De mieux en mieux. — Mais je connais parfaitement le bonhomme en question. — Intimement. — Je vous conseille de ne pas vous attacher à cette piste, vous savez pourquoi? — Quant au nom de l'individu, je vous le communiquerai ultérieurement. — Entendu. — Au revoir, confrère.

Bénédict raccrocha l'écouteur ; un rire muet le secoua quelques instants. Enfin, il se leva, descendit au restaurant.

HOLLANDE ET CÔTE BASQUE

M. et Mme van Znyden dînaient à la table voisine de celle du notaire : elle avait endossé de nouveau son harnachement de femme obèse et décatie ; lui paraissait abattu, nerveux, mais on aurait pu tout de même le prendre pour le fils de sa femme.

Bénédict ne parut guère prêter attention au cou-

ple qu'en réalité il ne cessa d'observer. A la main droite de l'homme il remarqua que l'un des ongles, minutieusement taillé, était cependant beaucoup plus court que les autres. Mais ce détail l'avait déjà frappé sur... une autre main.

Un peu avant la demie de huit heures, Me Denançay qui sirotait son café dans le hall, vit descendre les Hollandais ; des bagages étaient entassés près de l'entrée. M. et Mme van Znyden prirent congé du directeur et montèrent dans un taxi où leurs malles avaient été chargées.

Après leur départ, Védic s'arrêta devant le notaire ; il paraissait préoccupé.

— Vous les laissez filer ? dit-il à voix basse.

Enigmatique, Formose sourit.

— Soyez tranquille, nous les rattraperons.

Puis il fit signe au directeur de le quitter, car Mme de Varoy, assise non loin de là, semblait s'intéresser par trop à la lecture d'un journal de mode qu'elle tenait à l'envers.

A l'heure où Me Denançay regagnait son appartement du Concordia, Joseph Pagan, grimé en potentat de l'industrie tudesque, s'installait dans un Pullmann de la Flèche d'or.

Lorsque le rapide s'ébranla, le jeune homme était sûr que sa filature était bien amorcée, car il avait vu M. et Mme van Znyden s'embarquer dans le wagon accroché directement au sien.

A chaque arrêt, herr doktor Otto Bingerschultgaben surveillait minutieusement les voyageurs qui montaient ou descendaient.

A Bruxelles, il éprouva quelque surprise en voyant le Hollandais sauter sur le quai, emportant avec lui deux valises. Il eut un moment de perplexité : devait-il suivre l'homme ou la femme? Mais il décida de poursuivre son voyage, car il avait pu saisir quelques bribes des recommandations que van Znyden avait faites à son épouse avant de quitter le

rapide. Il avait fait allusion à un sac particulièrement précieux dont elle ne devait se séparer sous aucun prétexte.

Une autre surprise attendait Joseph. Au départ de Bruxelles il avait constaté que Mme van Znyden gagnait son sleeping et s'y enfermait; un peu avant l'arrivée à Amsterdam, il vit sortir du même compartiment une jeune femme alerte et souple, adorablement blonde et jolie.

Son premier soin en débarquant fut de ne point perdre de vue la voyageuse, car il s'agissait de s'attacher à ses pas, sans la lâcher d'une semelle.

A sa suite, il débarqua devant l'un des somptueux palaces d'Amsterdam, le Zuydersee Hôtel. Il s'arrangea pour obtenir un appartement voisin de celui de la jeune femme et vit qu'elle s'était inscrite sur la fiche d'entrée sous le nom de lady Witterling.

Quelques instants plus tard, Joseph complètement métamorphosé faisait les cent pas devant l'hôtel. Il avait recouvré son aspect habituel, sauf qu'il avait agrémenté son visage ordinairement rasé d'une petite moustache provocante et qu'il arborait une cravate voyante d'un mauvais goût très sûr.

Soudain, il aperçut lady Witterling, alias Mme van Znyden qui, lui tournant le dos, se dirigeait vers les quartiers du port; de loin, il lui emboîta le pas.

Derrière la jeune femme, il descendit les artères grouillantes de la ville, s'engagea dans des venelles étroites qui sentaient le poisson et la mer. Enfin, sur une petite place qui aurait pu servir de décor aux contes d'Hoffmann, lady Witterling sonna à la porte d'une vieille maison au toit pointu. Quand elle y eut pénétré, Pagan s'approcha et lut sur une plaque de cuivre rivée au battant :

ADOLPH CLYSSEN
lapidaire.

Il sourit, fut faire un tour du côté du marché aux poissons d'où il pouvait surveiller la porte de l'honorable courtier.

Joseph, qui était attentif aux choses de la table, dégusta quelques douzaines d'huîtres, avala des oursins, des filets de harengs marinés qu'il idolâtrait. Comme il allait tâter du thon à la tomate, il vit lady Witterling quitter la maison du lapidaire, accompagnée jusqu'au seuil par un petit homme rasé, obèse et propret.

Quelques instants plus tard, il sonnait à la porte de M. Clyssen.

Introduit auprès du courtier, Pagan se présenta comme un amateur de pierreries en quête d'une occasion rare. Le Hollandais se montra empressé, fit admirer à Joseph des bijoux splendides parmi lesquels celui-ci ne reconnut aucun de ceux dérobés par la bande des détrousseurs de palaces.

Il se fit confidentiel, se rapprocha de Clyssen.

— Cher Monsieur, commença-t-il, toutes ces pierres sont certes remarquables, mais je serais heureux de voir celles qui vous ont été apportées tout à l'heure par lady Witterling.

Suffoqué, le petit homme regarda Joseph par-dessus les verres de ses lunettes ; son étonnement ne paraissait pas feint. Un sourire vint enfin fleurir ses lèvres poupines.

— Ah! fit-il, elle se nomme lady Witterling? J'ai bien pensé qu'elle ne m'avait pas donné son véritable nom, mais j'ai flairé tout de suite une grande dame. Pauvre petite! On a perdu une grosse somme et l'on vient trouver le papa Clyssen pour arranger les affaires.

Il sembla se recueillir un instant.

— Mais, Monsieur, dit-il soudain, comment êtes-vous si bien renseigné ?

Pagan se hâta de saisir la perche que venait de lui tendre le lapidaire.

— Je me trouvais à côté d'elle, à Ostende, le soir où elle a perdu quinze cent mille francs au baccara. Je l'ai vue pâlir et j'ai bien pensé que ses bijoux allaient servir à combler le trou. J'ai suivi lady Witterling ; c'est elle qui m'a amené jusqu'ici sans s'en douter..

Clyssen fit entendre un rire gras qui faisait tressauter son ventre et son triple menton.

— Ah ! ces collectionneurs ! fit-il, les bras au ciel, rien ne peut les dépister.

Il se leva, fouilla dans un coffre scellé à la muraille, posa sur la table plusieurs écrins.

Dans le premier, Joseph reconnut immédiatement la parure de rubis volée à miss Inkerwood. Les autres contenaient les bagues, les plaques de la jeune Anglaise assassinée.

— Monsieur, dit Pagan, maniant les rubis, cette parure m'intéresse et...

— Peste ! fit Clyssen, voilà ce qui s'appelle avoir du goût.

Le jeune homme sourit.

— Quel est votre prix ?

— Deux mille livres ; vous savez que toutes nos transactions se règlent en monnaie anglaise.

Joseph ne put se retenir de siffler entre ses dents à l'énoncé de ce chiffre astronomique.

— C'est cher, mais...

— Mais c'est beau, acheva le lapidaire, tentateur.

— Oui, bien beau. Cependant, je vous avoue que je ne dispose pas d'une pareille somme immédiatement. Voudriez-vous attendre un mois et ne pas vendre ce joyau sans me prévenir ?

Clyssen réfléchit un moment.

— Un mois, pourquoi pas ?

Il prit un bloc de papier blanc, un stylo.

— C'est entendu, dit-il, veuillez m'indiquer votre nom et votre adresse.

Le courtier paraissait si candide que Joseph joua franc jeu. Il déclina sa véritable identité, désigna le domicile de Formose à Paris. Qu'est-ce qu'il risquait ?

Ayant pris congé de l'honorable Clyssen, qui faillit lui baiser la main à force de se courber devant lui, Pagan regagna le Zuydersee Hôtel, avec la conscience d'avoir accompli une utile besogne.

A cette heure, Me Denançay se trouvait dans son appartement de la rue de Turin. Là, il eut tôt fait de recouvrer son aspect habituel ; ainsi libéré de toute contrainte, il se fit conduire avenue de l'Observatoire, au domicile de l'inspecteur Helmott, auprès duquel il avait décidé de rechercher quelques renseignements.

Il fut reçu par un jeune homme d'une élégance excessive pour le secrétaire d'un policier. Celui-ci traita Bénédict en inférieur, lui faisant sentir qu'il le considérait comme un débutant, au regard de son illustrissime patron, lequel, expliqua le bellâtre, se trouvait absent et serait de retour avant midi.

— Avant midi ? s'étonna le détective, en êtes-vous certain ?

L'autre sourit avec condescendance.

— Quand M. Helmott promet, il a l'habitude de tenir.

— Il ne compte donc jamais avec l'imprévu ? ne put s'empêcher d'observer Formose.

— L'imprévu ? fit le jeune homme avec insolence, c'est l'excuse des gens incapables de prévoir.

Le détective tourna les talons pour dissimuler une violente envie de rire.

— Ah, sarpejeu ! marmonna-t-il en descendant l'escalier, les intérêts des hôteliers sont en bonnes mains !

Après avoir réendossé le personnage de Me Denan-

çay, il se fit conduire au Concordia. Quand il passa devant le bureau du directeur, celui-ci lui fit signe.

— Autre nouvelle, annonça-t-il après avoir fermé la porte à son tour, Mme de Varoy nous quitte ce soir.

Le notaire sourit.

— C'était prévu. Savez-vous où elle se rend ?

— A Saint-Jean-de-Luz, au Golf-Hôtel.

— De mieux en mieux.

Il parut hésiter.

— Je vais donc être obligé, moi aussi, de vous fausser compagnie, dit-il, mais lorsque nous nous reverrons, avant longtemps, le coupable et ses comparses seront déjà sous les verrous.

Ayant reçu un télégramme, Mme de Varoy retarda son départ de deux jours. Bénédict apprit par le directeur que le message avait été expédié de Gand ; une amie de la jeune femme, lady Witterling, l'avisait qu'elle ne pourrait être à Saint-Jean-de-Luz au jour précédemment fixé et la priait d'ajourner son voyage. La dépêche se terminait par une formule de politesse bizarre, dans laquelle le détective avait cru deviner un langage convenu qu'il n'avait pu déchiffrer.

Deux jours plus tard, lorsque Mme de Varoy monta dans le wagon-salon du Sud-Express, trois personnes l'occupaient déjà, parmi lesquelles un homme d'une trentaine d'années, sans doute un Espagnol ou un Américain du Sud, à en juger par son teint cuivré, ses cheveux très noirs et plaqués en une impeccable raie, la grâce un peu efféminée de ses attitudes. Il posa un long regard incendiaire sur la jeune femme qui, gênée, lui tourna le dos. Derrière elle, le métèque eut un sourire qui aurait éclairé Mme de Varoy, si elle avait pu l'apercevoir.

Dans l'après-midi du lendemain, l'Argentin qui

était descendu à l'hôtel d'Angleterre, reçut la visite de l'un de ses compatriotes. Après avoir échangé quelques paroles dans le hall, ils gagnèrent l'appartement du jeune homme. Là, ce fut une autre affaire.

— Eh bien, vieux Jeff ! s'écria le métèque joyeux, avec le plus pur accent parisien, comme on se retrouve ! A propos, quelles nouvelles de l'énorme Mme Van Znyden ?

— Elle a maigri..

— Parbleu !

— Et en l'espace d'une nuit elle s'est transformée en une fort jolie femme. Vous la verrez d'ailleurs, car elle est au Golf-Hôtel sous le nom de...

— ... lady Witterling, je sais.

Pagan haussa les épaules.

— C'est assommant, dit-il, dépité, vous savez tout.

— Je sais également que cette excellente femme s'est montrée ravie de revoir ce matin son amie, Mme de Varoy, avec laquelle j'ai eu le plaisir de voyager, cette nuit.

— Exact, mais il y a mieux.

— Raconte ? demanda Bénédict en s'allongeant dans un immense fauteuil de cuir.

Joseph sourit, prit le temps d'allumer une cigarette.

— D'abord, déclara-t-il, je n'ai pas perdu mon temps à Amsterdam. J'ai la preuve que Mme Van Znyden a porté chez un expert en diamants plusieurs pierres de très grande valeur et j'ai vu, comme je vous vois, les fameux rubis qui composaient le sautoir de miss Inkerwood.

Formose sursauta.

— Ah, diable !...

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mais soyez en paix : l'honorable M. Clyssen, l'ex-

pert en question, ne disposera pas de ces joyaux sans m'en avoir avisé.

— Très bien ; après ?

— Voici un autre détail intéressant : lady Witterling et Mme de Varoy sont parties pour Biarritz en voiture, savez-vous pourquoi ?

Le détective eut un mouvement d'humeur.

— Si je le savais, je ne t'aurais pas demandé de me le dire.

Joseph hésita, juste le temps d'impatienter un peu plus Bénédict.

— Tout simplement, annonça-t-il, pour aller accueillir lord Witterling à l'aérodrome de Parmes.

— Ouais ! lord Witterling, alias M. Van Znyden, alias...

— Alias, quoi ?

— Tous les individus qui ont pris part aux cambriolages des hôtels de Paris et de la côte basque... et un autre encore.

— Quel autre ?

Formose eut un sourire indéfinissable.

— Cet autre, prononça-t-il, quand tu le connaîtras, tu ouvriras des yeux comme des soucoupes et te demanderas si tu rêves ou si je suis devenu fou.

TROIS NOUVEAUX PERSONNAGES

Le lendemain de l'arrivée de lord Witterling à Saint-Jean-de-Luz, Pagan repartait pour Paris.

— C'est un voyage un peu fatigant que je t'impose, lui avait dit Formose, mais il faut absolument obtenir ce renseignement et être de retour après-demain, dans les conditions que je t'ai déjà exposées.

Sans l'ombre d'une hésitation, le jeune homme avait acquiescé.

A neuf heures quatre, il débarquait à la gare d'Orsay ; une demi-heure plus tard, il sonnait à l'appartement du détective, rue de Turin, où il fut accueilli par le fidèle Albert ; à dix heures, un taxi le déposait avenue de l'Observatoire, devant le domicile de l'inspecteur Helmott.

Le secrétaire de ce dernier reçut Pagan comme il avait reçu Bénédict, quelques jours plus tôt.

— Vraiment, dit-il, vous jouez de malheur, le patron est encore absent. Il sera ici seulement après-demain matin, mais je pourrais peut-être vous fournir le renseignement dont vous avez besoin ?

— C'est inutile, répliqua Joseph, je reviendrai.

Il prit congé, se fit conduire rue des Saussaies, à la Police judiciaire, où il fut immédiatement introduit auprès de l'inspecteur Dubrau qui venait précisément d'arriver.

Celui-ci accueillit le jeune homme avec le même empressement qu'il manifestait à Formose lorsqu'il le rencontrait : Joseph savait à quoi s'en tenir sur la sincérité de ces démonstrations, mais partageant l'avis de son maître, il considérait Dubrau comme un policier consciencieux, un peu susceptible, tout de même cent fois plus compétent et perspicace qu'un Helmott.

— Voici ce qui m'amène, expliqua Pagan, peut-être ignorez-vous que M. Formose s'occupe de l'affaire du Concordia, parallèlement avec M. Helmott, qui n'en sait rien.

L'inspecteur eut un geste de surprise, finit par sourire en hochant la tête.

— Diable d'homme que votre patron ! On le trouve partout. Il est vrai que ses interventions s'avèrent presque toujours efficaces.

In petto, le jeune homme admira le « presque »

qui décelait chez Dubrau un reste persistant de jalousie.

— Oui, enchaîna-t-il, M. Formose se trouve actuellement à Saint-Jean-de-Luz où il suit la piste de l'assassin et de ses comparses ; c'est la même bande qui a pris part aux cambriolages commis depuis trois mois dans divers hôtels de Paris et de la côte basque.

L'inspecteur inclina la tête.

— Ça, je le savais. En quoi puis-je vous être utile ?

— Voici : le patron vous demande de vouloir bien vous tenir prêt à le rejoindre au premier appel qu'il vous fera parvenir soit par téléphone, soit par télégramme.

Dubrau ouvrit des yeux ronds, leva les bras au ciel.

— Il est épatant, cet homme-là! Croyez-vous que je sois à sa disposition exclusive ? J'ai un boulot de tous les diables, en ce moment. Comment voulez-vous que je puisse prévoir plusieurs jours à l'avance si je serai disponible à l'instant voulu ?

— C'est que, répliqua Joseph, ce déplacement ne serait pas inutile, pourrait même vous être très profitable. Vous savez que le patron n'est pas égoïste, il ne manquera pas de vous abandonner une part du succès.

L'inspecteur dressa l'oreille.

— Je sais, je sais, dit-il conciliant, je suis prêt à le seconder, mais, que diable ! encore faut-il en avoir la possibilité.

— Bah ! Vous saurez bien vous arranger.

Dubrau hésita quelques secondes.

— On tâchera, concéda-t-il.

Le jeune homme savait ce que cela voulait dire.

— Maintenant, ajouta-t-il, voici quelques explications supplémentaires : dès que vous recevrez l'appel du patron, gagnez immédiatement Saint-Jean-

de-Luz, où vous descendrez à l'hôtel d'Angleterre, mais prenez soin de vous camoufler le mieux possible ; il ne faut pas que l'on soupçonne votre présence là-bas.

L'inspecteur acquiesça d'un signe de tête.

— De plus, poursuivit Joseph, gardez-vous d'en parler à M. Helmott ; tout cela doit demeurer strictement entre nous.

Dubrau se gratta la tête.

— Ça, c'est plus embêtant, Helmott est officiellement chargé de l'affaire, je ne voudrais pas avoir l'air d'aller sur ses brisées.

Joseph eut un geste sec.

— Ecoutez, dit-il, j'ignore encore le dénouement de l'enquête, le patron ne m'a pas fait part de ses dernières impressions, mais il ne veut à aucun prix mêler Helmott à ces événements, c'est une condition primordiale.

L'inspecteur se leva, fit quelques pas dans la pièce, s'arrêta enfin devant le jeune homme.

— Soit, dit-il, c'est entendu. Mais pourquoi, diable ! Formose a-t-il besoin de moi ?

— Vous le saurez bientôt.

Après avoir serré la main de Dubrau, Pagan s'éloigna.

***

Le Golf-Hôtel est un des palaces les plus modernes, les plus attrayants de Saint-Jean-de-Luz. Admirablement situé devant la baie, face au vieux fort de Socoa et pourtant abrité du vent de mer par la falaise de Sainte-Barbe, il est le lieu de rendez-vous de la clientèle cosmopolite la plus élégante.

En ce début de printemps où le délicieux climat du pays basque offre le plus de charme, l'hôtel abritait déjà de nombreux baigneurs. Aux heures des repas, la grande salle à manger aux baies vitrées ouvrant sur la mer bourdonnait comme une

ruche. Des voitures somptueuses glissaient lentement sur le gravier des allées ou stationnaient devant la grande porte du hall.

Parmi cette élite, plusieurs femmes rivalisaient de luxe et d'élégance : Mme de Varoy, lady Witterling, surtout Mme von Mowlen, une Autrichienne d'une exquise blondeur naturelle, aux lignes de déesse, qui occupait au premier étage le plus luxueux appartement du palace, le numéro 6. Le 5 et le 7 étaient habités respectivement par la jolie Mme de Varoy et par lady Witterling, dont le mari se trouvait momentanément absent.

Le soir de ce même jour, deux nouveaux clients, arrivés par le Sud-Express, s'installèrent au Golf-Hôtel : M. Pretzkov, un Russe très élégant, paraissant âgé d'une cinquantaine d'années, et M. Ternier, un jeune industriel qui venait prendre sur la côte basque quelques jours de repos. L'un choisit l'appartement numéro 4, l'autre le 8. Les deux hommes avaient voyagé dans le même Pullmann, mais paraissaient s'ignorer.

Les trois étoiles de ce firmament mondain n'avaient pas tardé à se lier d'une étroite amitié ; elles étaient devenues inséparables. Sous prétexte d'entourer lady Witterling durant son veuvage momentané, ses amies rivalisaient d'ingénosité pour le distraire. Ce n'étaient que randonnées à travers le pays basque, thés ou déjeuners à Cambo, Hendaye ou Hossegor, surtout parties endiablées de chemin de fer ou de baccara au casino de Biarritz.

Cependant la douceur du printemps basque paraissait alanguir, à de certains moments, la belle Autrichienne. Elle avait parfois des accès d'humeur sombre, des fringales de solitude, abandonnait alors ses amies pour courir seule, à pied, les sentiers de chèvres de la falaise, peut-être à la recherche d'une âme sœur.

Les premières œillades de Joseph Ternier ne fu-

rent donc pas découragées, on finit même par y répondre et, dès lors, les promenades comptèrent un compagnon de plus. Mme de Varoy et lady Witterling parurent accepter sans déplaisir la présence du jeune homme, mais leur dépit ne pouvait échapper à un observateur tel que le comte Pretzkov. A plusieurs reprises, il remarqua les clins d'œil échangés par les deux femmes, leurs apartés de plus en plus fréquents ; il entendit même quelques réflexions qui ne laissaient aucun doute sur la nature de leur résignation.

Maintenant, Mme von Mowlen sortait souvent seule en compagnie de Ternier. Lorsqu'ils allaient danser, le soir, au casino de la Réserve ou au Belle-Vue de Biarritz, la jeune femme moulée dans un fourreau lamé arborait de magnifiques bijoux ; une parure d'émeraudes surtout mettait en valeur la luminosité de son teint de blonde.

Pretzkov n'était pas seul à observer le manège de l'Autrichienne et s'il le faisait en philosophe, curieux de psychologie amoureuse, d'autres suivaient cette intrigue d'un point de vue moins désintéressé.

Un soir, le Russe prenait son café sur la terrasse de l'hôtel ; la nuit était sombre quoique luisante d'étoiles. Le comte, ami de la paix du soir et de la solitude, avait poussé sa table dans un coin plus obscur, abrité derrière un bouquet de rhododendrons.

Mme de Varoy et lady Witterling étaient venues s'asseoir non loin de lui. Elles ne parlaient pas, contemplant la nuit scintillante, la lueur laiteuse du ressac ourlant la plage bleue.

Bientôt, la Chrysler de Mme de Mowlen vint se ranger, silencieuse, devant le perron. La jeune femme apparut à l'entrée du hall, resplendissante de beauté dans la robe noire dont les reflets chatoyaient au long de son corps ; Ternier la suivait,

en habit. En passant devant ses amies l'Autrichienne eut un geste d'amitié, s'arrêta un instant.

— Vraiment, vous ne venez pas ?

— Excusez-nous, chère, répondit lady Witterling, la randonnée de cet après-midi nous a réellement trop éprouvées.

Un rire clair tinta.

— Soyez donc sport comme moi... et comme John.

Elle descendit les degrés sans entendre la réponse.

Dès que la voiture eut démarré, Mme de Varov se pencha vers son amie.

— Qui est au juste ce Ternier ? demanda-t-elle.

— Tout à fait authentique, directeur de la Ternier, Denken et Cie, les grosses filatures de Roubaix. Vous pensez qu'Edward a pris ses renseignements.

— Quelle est votre impression au sujet de ce flirt ? Cela ne me dit rien qui vaille.

Lady Witterling eut un éclat de rire nerveux brusquement coupé court.

— Moi non plus. Si Edward tarde trop, nos projets sont dans le lac. Je le lui ai écrit, d'ailleurs, et j'espère qu'il va enfin se décider à agir.

Après un moment de silence, Mme de Varoy se pencha plus près encore de son amie.

— Agir, murmura-t-elle, nous ne demandons pas mieux, mais surtout pas d'histoire comme la dernière fois. J'ai l'impression que nous l'avons échappé belle.

Lady Witterling eut un geste sec pour imposer silence à la jeune femme.

— Vous savez qui se cachait derrière le personnage du vieux notaire ? insista cette dernière.

L'autre abaissa les paupières, sans un mot.

— Où est-il en ce moment ? demanda Mme de Varoy.

— Aux dernières nouvelles, il n'avait pas quitté Paris.

Pretzkov perçut, très net, un soupir de soulagement.

Longtemps le silence régna ; on entendait le grésillement des vagues sur le sable ; quelque part, dans l'une des villas voisines un piano jouait le tango d'Albénitz.

De nouveau, Mme de Varoy se pencha.

— Ici, dit-elle, rien d'anormal, n'est-ce pas?

Le rire de lady Witterling s'égrena.

— Je vous trouve bien nerveuse, ce soir, chère amie.

La jeune femme eut un geste vague.

— On le serait à moins. Connaissons-nous tous les clients de l'hôtel ?

— Aucun danger, croyez-moi ; je suis renseignée.

— Ce comte russe ?

— Un rasta quelconque... comme vous et moi.

Cette fois, toutes deux éclatèrent de rire, se levèrent et regagnèrent le hall.

Pretzkov descendit les marches du perron, vint flâner le long de la jetée, devant la mer.

Le lendemain, Ternier lisait les journaux dans le hall, lorsqu'il entendit un pas derrière lui. Il n'eut garde de se retourner ; le claquement s'était arrêté devant le bureau de l'hôtel, une voix se fit entendre, celle de lady Witterling.

— Vous voudrez bien faire réserver, au restaurant, une table pour deux personnes, commanda-t-elle, lord Witterling arrive ce soir à Parmes, par l'avion de Paris.

— Pour quelle heure, Votre Grâce ?

— Huit heures, comme d'habitude.

Elle se dirigea vers l'entrée, aperçut le jeune homme et lui adressa un sourire aimable, mais ne s'arrêta pas.

Quelques instants plus tard, Ternier croisa le

comte Pretzkov dans l'escalier. Il ralentit à peine son pas en passant devant lui.

— C'est pour ce soir, murmura-t-il.

Le Russe eut un clin d'œil imperceptible et continua de descendre les degrés.

Un peu avant huit heures, le restaurant du Golf-Hôtel était brillamment illuminé. Déjà plusieurs tables étaient garnies de dîneurs. Joseph Ternier était assis en face de Gretcha von Mowlen et paraissait très empressé auprès de la jeune femme qui le couvait d'un regard où se lisait autre chose qu'une langueur amoureuse.

Le comte Pretzkov dînait seul, près d'une baie entr'ouverte par laquelle il jetait de temps en temps un coup d'œil sur la plage et l'horizon violet que le soleil n'éclairait plus. A sa droite, une table dressée demeurait inoccupée.

Soudain un valet de chambre ouvrit la grande porte, s'effaçant devant lord et lady Witterling qui, distribuant des saluts et des sourires à droite et à gauche, gagnèrent la table qui leur avait été réservée, non loin de Pretzkov.

S'étant assis, lord Witterling posa sur le Russe un regard aigu, insistant ; l'autre ne parut même pas l'avoir remarqué, continua de manger avec indifférence. Cependant, à la dérobée, il observait le couple qui s'entretenait maintenant à voix mesurée.

Le gentleman semblait avoir dépassé de peu la quarantaine. Il était de taille moyenne ; une moustache grise et une barbiche en pointe ombraient sa lèvre et ses joues légèrement creusées ; les cheveux rares étaient rejetés en arrière. Les mains, très soignées, s'étalaient sur la nappe, sans une bague ; Pretzkov remarqua les doigts de la main droite : un ongle, celui du majeur, paraissait plus court que les autres pourtant récemment taillés.

A ce moment, le comte leva les yeux ; son regard

rencontra celui de Joseph Ternier qui lui fit un signe discret.

Quelques instants plus tard, Pretzkov entrait au casino de la Pergola et retrouvait comme par hasard le jeune industriel et l'Autrichienne. Ils causèrent quelques minutes à voix basse. Enfin, le Russe s'inclina, baisa la main de la jeune femme, murmurant avant de s'éloigner :

— Demeurez calme, Madame, toutes nos dispositions sont prises. Aucun danger ne vous menace.

Dans l'après-midi, Ternier avait expédié un télégramme ainsi libellé :

« Vous attends par avion Paris-Parmes. Extrême urgence. Vous rencontrerai ce soir hôtel d'Angleterre. B. F. »

Et le message était adressé : 81, rue de la Harpe, à Paris.

Le domicile particulier de l'inspecteur Dubrau-

UN JOLI MONSIEUR !

Après avoir échangé ces quelques mots avec Mme von Mowlen, Pretzkov s'était assis à une table un peu écartée de la piste de danse. L'Autrichienne et Ternier se trouvaient du côté opposé, au premier rang, car ils abandonnaient fréquemment leurs fauteuils pour se livrer au plaisir du tango et de la konga.

Vers onze heures, alors que la fête battait son plein, le comte aperçut, entre les épaules mouvantes des danseurs qui encombraient la piste, lord et lady Witterling suivis de Mme de Varoy. Ils paraissaient chercher une table libre. Discrètement,

Pretzkov quitta la sienne et, en évitant de rencontrer les nouveaux arrivants, gagna la sortie.

Il se dirigea vers l'hôtel d'Angleterre. A cette heure, le hall était désert ; seul, un homme haut et large, répandu dans un vaste fauteuil, fumait un énorme cigare. Une moustache brune barrait le visage lourd, aux traits accusés, comme pétris dans la glaise : un masque d'empereur romain.

Sans hésiter, le Russe s'avança vers lui.

— Monsieur Rulland? demanda-t-il.

L'homme se dressa.

— Lui-même, répondit-il.

— Comte Pretzkov.

Ils échangèrent une chaleureuse poignée de main.

— Voulez-vous me suivre dans mon appartement? dit le gros homme, ou préférez-vous que nous causions en flânant sur la jetée ?

Le Russe choisit cette seconde proposition. Tous deux sortirent et commencèrent de marcher lentement, se dirigeant vers le Golf-Hôtel. Parvenus devant le perron, ils gravirent les degrés : Rulland suivit Pretzkov qui ouvrit la porte d'un appartement du premier étage.

A peine le comte avait-il quitté le casino de la Pergola que Ternier, peut-être agacé par la présence des Witterling et de Mme de Varoy qui s'étaient installés à la table de Mme von Mowlen, pria cette dernière de l'autoriser à prendre congé. Il se disait las, escomptait une bonne nuit pour se remettre de sa fatigue et se trouver ainsi à même d'accompagner Gretcha dans la promenade à cheval qu'ils avaient projetée pour le lendemain.

La belle Autrichienne n'insista pas longtemps pour retenir son ami, qui s'éloigna après avoir baisé la main des dames et échangé un vigoureux shake-hand avec lord Witterling.

Ayant atteint l'hôtel du Golf, il gagna lui aussi le premier étage, ouvrit la porte du même apparte-

ment où Pretzkov et son compagnon avaient pénétré, quelques instants plus tôt.

Enfin, un peu après minuit, Mme von Mowlen décida de rentrer. Ses amis protestèrent pour la forme, réussirent à obtenir quelques minutes de répit, mais après un dernier blues, l'Autrichienne déclara que, cette fois, elle dormait debout et ne voulait pas attendre davantage.

Les Witterling et Mme de Varoy l'accompagnèrent. On se sépara sur le palier du premier étage, après avoir fait de nombreux projets pour la journée du lendemain.

Gretcha ouvrit la porte de sa chambre, entra, puis ayant allumé le lustre électrique, referma le vantail, prenant soin de pousser le verrou.

Demeurée seule, la jeune femme parut soudain s'abandonner à un mouvement de faiblesse ; elle se laissa tomber dans un fauteuil, comprimant de la main sa poitrine houleuse.

— *Mein Gott !* soupira-t-elle, angoissée.

Mais ces quelques secondes d'abattement ne durèrent pas. Elle se leva, passa dans le salon communiquant avec la chambre et là n'assujettit pas le verrou. Puis elle rentra dans la première pièce, vérifia la fermeture des rideaux qui masquaient les deux grandes baies : les plis des tentures semblèrent bouger imperceptiblement. Mme von Mowlen se dirigea vers un fauteuil de cuir poussé dans un angle, se pencha ; un sourire éclairait son visage lorsqu'elle se détourna pour gagner le cabinet de toilette.

La jeune femme avait complètement surmonté son trouble, puisque c'est en fredonnant la vieille chanson de Chamisso qu'elle commença de se dévêtir :

Ich weiss nicht was soll es bedauten
Dass ich so traurig bin...

Quelques instants plus tard, moulée dans un pyjama de soie vert jade, dont la couleur s'harmonisait avec la blondeur de ses cheveux et de son teint, elle reparut dans la chambre, écrasa dans un cendrier la cigarette qu'elle fumait; s'étant étendue entre les draps, elle éteignit la lumière, après avoir jeté un dernier regard sur les rideaux des fenêtres.

Pas un bruit dans le palace endormi; sur l'avenue, le roulement ouaté d'une voiture brisait de loin en loin le silence de la nuit; on percevait par moment le frisselis du ressac sur la grève proche. Une demie tinta au clocher de Saint-Jean-de-Luz, la demie de deux heures.

Mais dans le salon voisin de la pièce où repose Mme von Mowlen, quel est ce glissement presque imperceptible ? L'obscurité n'a pas été troublée, cependant le bruit se rapproche; on le distingue maintenant dans la chambre même. Il s'arrête, reprend. Un pâle rayon frôle le tapis, lèche l'armoire, s'immobilise en un cercle clair contre la serrure; une main gantée de noir y introduit une longue aiguille paraît tâtonner sans bruit : un déclic. Le battant du meuble s'ouvre doucement, très doucement. Le rayon lumineux éclaire maintenant l'intérieur de l'armoire; on devine des piles de linge mousseux, des flacons, un coffret sur lequel se fixe la lentille de la lanterne. Une main avance lentement, avec de minutieuses précautions, saisit la boîte, la passe à une autre main également gantée de noir. C'est fini : il n'est plus que de refermer l'armoire.

Soudain, le lustre s'éclaire, inondant la pièce de lumière. Haletante, Gretcha est dressée contre les oreillers, pâle, les deux mains crispées sur la gorge, prête à laisser échapper un cri. Le temps d'un éclair elle aperçoit deux ombres entièrement vêtues de noir; seuls, les yeux luisent à travers le masque.

Et le hurlement de la jeune femme jaillit, perçant.

L'un des cambrioleurs a bondi, le poignard haut, il va frapper...

Cueilli au vol d'un crochet sous le menton, l'homme s'affale sur le tapis, tandis que le comte Pretzkov le tient en respect, revolver en main.

— Pas un geste, dit-il froidement, ou je tire.

Tremblant, l'autre cambrioleur cherche à fuir, court à la baie de droite, va l'atteindre, mais Ternier s'encadre entre les rideaux, braquant un browning.

Un cri, presque un râle :

— Perdus ! Nous sommes perdus !...

C'est une voix aiguë, trop aiguë; d'ailleurs, le maillot noir moule des formes féminines.

Brusque, la femme s'est retournée, tente en désespérée de fuir par la porte que personne ne garde, elle tire le verrou, puis le vantail : le couloir est là, le salut...

Un nouveau cri : la femme recule dans la chambre, tandis que Rulland avance; lui aussi tient un revolver. Il referme la porte.

L'homme et la femme, tenus en respect, sont adossés au radiateur, face à Gretcha qui, encore pâle, les regarde, anxieuse.

— Les mains en l'air ! Et lâchez votre stylet, ordonne Pretzkov au malfaiteur. Il obéit : le poignard tombe sur le tapis, aux pieds de la femme qui tressaille.

Brusque, elle s'est affaissée, a saisi l'arme, appuie la pointe sous le sein gauche...

Gretcha pousse un cri, cache dans ses mains son visage, mais Ternier veille. Brutalement, il a tordu le poignet qui laisse échapper le stylet. D'un coup de pied, le jeune homme l'envoie sous un meuble. La femme s'est relevée.

— Pourquoi ? sanglote-t-elle, je veux mourir... je préfère.

— Assez !

Pretzkov a parlé sec, cassant.

— Finissons-en, dit-il. Ah ! ah ! Lord Witterring ou van Znyden si vous préférez ou... bien d'autres ! Vous aviez compté sans Bénédict Formose, sans Pagan, sans Dubrau.

— Malédiction ! grogna l'homme, encore vous !

— Toujours moi.

Le détective se tourna vers Mme von Mowlen, maintenant plus calme.

— Vous aviez des amis dangereux, Madame; cet individu est l'assassin de miss Inkerwood, le cambrioleur des hôtels de Paris et des palaces de la côte, l'homme aux cent visages. L'une de ses compagnes, celle-ci, se fait appeler Mme de Varoy; l'autre se trouve dans sa chambre, dûment garrottée par M. Rulland, pardon !... l'inspecteur Dubrau, que j'ai le plaisir de vous présenter.

Ce dernier s'inclina devant la jeune femme qui souriait.

— Le vrai nom de cet homme, je vais vous le dire, ou plutôt vous le prononcerez vous-même.

Bénédict fait un signe; l'inspecteur et Joseph encadrent l'homme, l'immobilisent et, malgré sa résistance désespérée, ce dernier parvient à arracher le masque.

Deux cris jaillissent simultanément.

Pagan, tout pâle, demeure là, incapable d'articuler un son.

Dubrau a un brusque recul, si violent qu'il vient s'affaler contre le lit.

— Cré nom ! rugit-il. Ça, alors...

Bénédict souriait; Mme von Mowlen ouvrait de grands yeux étonnés, sans comprendre.

Joseph et l'inspecteur ne s'étaient oas encore ressaisis tant le choc était brusque, inattendu.

Ils venaient de reconnaître dans l'assassin de

miss Inkerwood, qui avait failli devenir celui de Gretcha, dans le cambrioleur des palaces, dans le chef de bande...

L'homme qu'ils avaient toujours pris pour un policier sans flair et sans étoffe, le confrère bluffeur et méprisant :

L'inspecteur Helmott en personne.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

NUIT DE BAL

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 26-3-40

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTERE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRET

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.60**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, **Montrouge.**